

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

### Texte

Cinquième décaméron.

### Description

Copie avec corrections autographes, propriété de la famille Potocki.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

### Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 18 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 49.

## CINQUIEME DÉCAMERON<sup>1</sup>

### QUARANTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Je m'éveillai de bonne heure et quitai ma tente pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sorti dans la même intention. Nous nous dirigeames vers le grand chemin pour voir s'il ne venoit pas des voyageurs, et lorsque nous fumes, sur un ravin encaissé entre des rochers, nous primes la résolution de nous assoir.

Bientôt nous aperçumes une caravane, qui entrant dans le défilé, passoit à une cinquantaine de pieds au dessous des rochers où nous étions. Plus cette troupe s'aprochoit de nous et plus elle excitoit nôtre soupire [*sic*]. La marche étoit ouverte par quatre Americains. Ils n'avoient pour tout vetement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs<sup>2</sup> chapeaux de paille avoient des hautes plumes de toutes couleurs, et ils etoient armés de longs fusils.

Ensuite venoit un troupeau de Vigognes, dont chacune etoit montée par un signe [*sic*]. Puis venoit une troupe de Nègres bien montés, et bien armés. Ensuite venoient deux vieux seigneurs, montés sur des beaux andalous, sur leurs manteaux de velours bleu etoient brodées des croix de Calatrava. Ensuite venoit un Palanquin chinois porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit dans le Palanquin une jeune dame richement vetue à l'Espagnole et un jeune homme caracoloit d'un air galant près de ses portieres.

Ensuite venoit une litiere où se voyoit un homme assez jeune, qui tenoit un cahier à la main et y fixoit ses regards avec une attention extraordinaire. Près de lui un moine de saint Dominique monté sur une mule recitoit des prieres et quelque foix aspergeoit d'eau benite la litiere et celui qui y étoit

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes les nuances depuis le noir d'ébene jusqu'au brun olive, car il n'y en n'avoit pas de plus beau [*sic*].

Tant que la troupe défiloit nous ne pensames point à demander qui ce pouvoit être ? mais lorsque le dernier fut passé Rébecca dit " en verité nous aurions bien dû demander qui c'est ? "

Comme Rébecca faisoit cette reflexion j'aperçus un homme de la troupe qui étoit resté en ariere. Je me hazardai à descendre à travers les rochers et je courus à près le traineur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très efrayé " Seigneur Voleur, vôtre grace voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or et qui n'a pas un sou. " Je lui répondis que je n'étois pas un voleur et que je voulois seulement savoir les noms des illustres seigneurs qui venoient de passer.

" Si ce n'est que cela /:dit l'américain en se relevant avec fierté:/ je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous découvrirons plus aisement toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord vôtre Seigneurie voit ces hommes singulierement vétus qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito chargés du soin de ces belles vigognes,

---

<sup>1</sup> Cette copie de 106 p. avec corrections aut. est composée de 9 cahiers de 6 f., à l'exception du septième qui ne compte que 4 f., et d'un carton (p. 105-106). Tranches dorées. La garde a été déchirée.

Le filigrane du carton est : H III

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801. Puis à la plume : " 6<sup>e</sup> Cahier le même que dans le 5<sup>e</sup> "

Au crayon : " 41. journée-48. journée. VI. N. 53. " Manuscrit trouvé à Saragosse " VI. "

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

<sup>2</sup> *Biffé* : têtes etoient

que mon maître comte offrira à sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes. Les nègres sont tous Esclaves ou plutôt ils ont été les esclaves de mon maître. Car la terre d'Espagne ne souffre pas plus l'esclavage que l'herésie. Et du moment où ils ont touché cette terre sacrée ils ont été aussi libre que vous et moi. Ce vieux Seigneur que vous voyez à droite est le comte de Penna Velez propre neveu du fameux Vice Roi de ce Nom, et grand de la première classe. Cet autre vieux Seigneur est Don Alonzo Marquis de Torres Rovellas, fils d'un Marquis de Torres, et devenu l'époux de l'héritière des Rovellas. Ces deux seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la plus intime qui va le devenir encore davantage par le mariage du jeune Penna Velez avec la fille unique de Torres Rovellas. Vous voyez ici ce couple charmant. Le jeune époux monté sur ce piafeur superbe, et la promise dans ce palanquin doré qui est un présent que le roi de Bornéo a fait autrefois au feu Vice Roi de Penna Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litière et qui a les yeux fixés sur un cahier est selon M<sup>r</sup> de Penna Valez un Géomètre, selon nôtre aumônier un Possédé, et d'à près mon faible jugement, c'est un original, en un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du Gibet de Zoto comme d'un lieu où tous les diables se donnoient rendez-vous qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre, que nous nous trouvâmes à la vue du Gibet maudit. Le jeune Comte de Penna Velez observa que les pendus étoient décrochés et eut la curiosité d'aller voir [s']ils étoient dans l'intérieur du Gibet. Je le suivis. Nous trouvâmes les deux corps étendus et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau je lui en jettai au visage nous le soulevâmes, il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous il tira un cahier de sa poche et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'appuyant sur nos bras. Lorsque nous eûmes joints la caravane, l'aumônier moin[e] des Indes, ayant jetté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoire et que l'homme étoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser et dans le premier le brûler. Le jeune Comte prétendoit que les caractères du cahier étoient ceux d'une science qu'il appelle Al al algèbre. On mit l'inconnu dans une litière où il s'est remis à étudier son cahier, mais notre aumônier qui ne veut pas en avoir le démenti le suit sur sa mule l'exorcise et l'asperge d'eau bénite

Voilà tout ce que je puis vous dire de cet original. Le gentilhomme qui suit la litière est Don Alvar Massagordo premier cuisinier ou plutôt maître d'hôtel du Comte. Près de lui vous voyez Lemado le pâtissier et Lecho le confiseur

— Ah monsieur /:je lui dis:/ c'est déjà plus que je n'en veux savoir

— Enfin /:ajouta-t-il:/ celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir, est Don Gonsalve de Hiero-Songre Gentilhomme Péruvien, issu de Pizarre et des Almagres et l'héritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société à qui je fis part de ce que j'avois appris. Nous retournâmes tous au camp et nous dîmes au chef Boémien que nous avions vu son petit Lonseto et la fille de cette jeune Elvire dont il avoit pris la place auprès du vice Roi. Il répondit que depuis longtemps leur projet étoit de quitter l'Amérique, qu'ils avoient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils en étoient parti la semaine dernière et qu'ils avoient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir assez près de la potence des Frères Zoto, où ils avoient trouvé un jeune homme couché entre les deux pendus. Puis se tournant vers moi il me dit : “ Seigneur Capitaine, ce jeune est un peu de vos parents.

— Il faudroit /:dit Rébecca:/ arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé, reprit le Boémien, et pendant qu'ils dîneront je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. ”

Cette manière de retenir les étrangers me parut singulière. J'allois en dire mon sentiment, mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le Camp. Pour cette fois on ne se transporta qu'à quelque portée de fusil en un lieu, où le roche[r] sembloit s'être fendu à la suite d'un tremblement de terre. On y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

Vers le soir j'allai dans celle du chef et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizares y étoit avec deux domestiques étrangers et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les vigognes. Le chef Boémien l'écoutoit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le seigneur Hierro Sangré, qui se mit à crier encore plus fort, et n'épargna pas les épithètes de Fripon, bandit et autres pareilles. Alors le

chef se mit à siffler sur un ton très perçant. La tente se remplit peu à peu des Boémiens armés, dont l'aparation [sic] successive faisoit baisser d'autant le ton hautin du Péruvien qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit entendre ce qu'il disoit. Lorsque le chef le vit ainsi calmé, il lui tendit la main d'un air riant et lui dit " Pardonnez brave Péruvien. Les aparences sont contre moi, et vous aviez quelques raisons de vous facher. Mais allez chez le Marquis de Torres Rovellas. Demandez lui s'il se rapelle une Dame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé par pure complaisance à devenir Vice Reine du Mexique à la place de Mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rapelle qu'il viens [sic] nous trouver ici. "

Don Golsave [sic] Hiero Sangre parut charmé qu'une scene dont il craignoit les suites se fut aussi heureusement terminée il promit de s'aquiter de sa promission [sic]

Lorsqu'il nous eu quité, le Chef me dit " Ce Marquis de Torres Rovellas avoit autrefois un gout prodigieux pour les romans il faut<sup>3</sup> le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. " Nous entrames dans la fente du rocher ombragée d'épaix buissons et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature diférente de tout ce que j'avois vu jusqu'alors. Un lac d'une eau verte et sombre, mais diaphane jusqu'au fond de ses abimes étoit entouré des rochers à pic, interrompus et séparés par des greves riantes, couvertes des arbustes fleuris, plantés avec art bien que sans<sup>4</sup> symetrie. Dans le coté opposé au midi on voyoit des palmiers des Nopals. Vis à vis c'étoient les arbres des<sup>5</sup> climats plus tempérés<sup>6</sup> Partout où le rocher se baignoit dans l'onde, un chemin creusé dans la pierre, fesoit communiquer d'une grève à l'autre. Des grottes recevoient les eaux du lac. Ornées comme celles de Calypso, c'étoient autant de retraites où l'on pouvoit jouir de la fraicheur, et même se baigner. Un silence absolu anonçoit que ces lieux etoient ignorés des humains.

" Voici /:me dit le chef:/ une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie les plus heureuses peut être — Mais les deux Américains vont venir un abrit agréable [sic] où nous puissions atendre leur arrivée. " Nous entrames dans une des plus belles grottes où nous fumes joints par Rébecca et par son frère et bientôt nous vimes arriver les deux vieillards

" Est-il possible /:dit l'un d'eux:/ qu'à près un si long cours d'années je retrouve l'homme qui dans son enfance m'a rendu un aussi grand service. J'ai souvant fait prendre des informations sur votre compte, mais en vain on ne m'a jamais fait parvenir en Amérique de nouvelles satisfaisantes.

— Elles ne pouvoient pas l'être (dit le Bohemien) car souvent on n'auroit été embarrassé a me trouver<sup>7</sup> Mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l'honneur de passer quelques jours dans ces retraites. Vous y jouirez d'un répos que les fatigues du voyage ont du vous rendre necessaire.

— Mais /:dit le Marquis:/ ce sont des lieux enchantés

— Ils en ont la réputation /:répondit le chef:/ sous la domination des Arabes on apelloit ce lieu Afrit-Hamami ou le bain des demons aujourd'hui on l'apelle L'Afrita. Les habitans de la Siera Morena n'osent en aprocher et s'entretiennent les soirs des choses étranges qui s'y passent. Je ne veux pas<sup>8</sup> les trop détromper et je vous demande<sup>9</sup> que la plus grande partie de vôtre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j'ai placé<sup>10</sup> mon camp

— Mon ancien ami /:dit le Marquis:/ je vous demande une exception en faveur de ma fille, et de mon gendre futur et encore en faveur d'un original, que nous avons trouvé sous le gibet dos hermanos, mon aumonier pretend qu'il est possédé, et le bain des demons ne pourra que lui faire du bien. " Le

---

<sup>3</sup> pour les romans il faut *surch. aut.* : il faut

<sup>4</sup> *Biffé* : mystere

<sup>5</sup> *Surch. aut.* : de notre

<sup>6</sup> *Interl. aut.* : Dans le coté [...]

<sup>7</sup> Elles ne pouvoient pas [...] *surch. aut.* : Elles ne pouvoient pas l'être /:dit le Boemien:/ j'ai subi tant de metamorphoses, ma vie s'est passée sous tant de formes diférentes qu'il eut été dificile de me prendre sur le fait.

<sup>8</sup> *Interl. aut.*

<sup>9</sup> *Surch. aut.* : prie

<sup>10</sup> *Surch. aut.* : je placai

chef Boemien ordonna qu'on alla chercher ses trois personnes avec un petit nombre des serviteurs.

Le jeune Comte de Penna Valez, vint avec sa future et l'inconnu les suivit de près son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d'un air surpris ramassa une pierre l'examina et dit " ceci est fusible au simple feu de nos verreries et sans addition. Nous sommes ici dans le cratere d'un ancien volcan. Le talus interieur de ce cone renversé nous fournit les moyens de connoitre sa profondeur, et par conséquent de calculer la force expansive qui la creusé. Ce sujet vaut bien qu'on le médite. " Après avoir ainsi parlé l'inconnu tira des tablettes de sa poche et comença un calcul. On aprocha une collation composée de fruit de limonade et de confitures seches. L'inconnu n'y prit d'abord aucune part ensuite imaginant qu'il tenoit une plume au lieu d'un crayon, il la trempa dans le verre de limonade qu'il prenoit pour un encrier. On le laissa faire lorsqu'il eut terminé son calcul il remit les tablettes dans sa poche et dit " Mon père avoit sur les volcans une opinion tres juste. Selon lui la force expansive qui se developpe au foyer d'un volcan est très superieure à tout ce que nous pouvons atribuer, soit à la vapeur de l'eau, soit à la combustion du salpêtre. Et il en concluoit que l'on arriveroit quelques jours à la connoissance de fluides dont les efets expliqueroient une grande partie des phenomenes de la nature

— Vous croyez donc /:dit Rébeca:/ que ce lac a été creusé par un volcan.

— Oui Madame /:répondit l'inconnu:/ la nature de la pierre le prouve, et la forme de lac l'indique assez. À la maniere dont je distingue les objets à la rive oposée je suppose que le diametre doit être d'environ trois cent toises et l'inclinaison général du cone interieure étant de 70 degrés plus ou moins, nous jugeons que le foyer a pu être à 413 toises, de profondeur ce qui donneroit un déplacement de neuf milion, 734 mille, 455. toises cubes de matiere. Et comme je vous l'ai dit, les forces qui sont au pouvoir de l'homme en quelque quantité qu'on les accumulat, ne produiroient pas un pareil efet. "

Rebeca repondit comme une personne qui auroit parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la societé n'étant point composée de savant la conversation ne tarda pas à devenir plus familiere, et le Boemien s'adressant au Marquis de Torres lui dit " Seigneur lorsque je vous ai connu, vous ne respiriez que la tendresse et vous etiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire n'a du être qu'une suite des plus delicieuses jouissances. Vous avez respire les parfums de la vie sans en connoître les épines

— Pas tout à fait /:dit le Marquis:/ Il est vrai que la tendresse a pris peut être une trop grande partie de mon tems. Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honete homme. Je confesse cette foiblesse sans honte. Et puisque nous sommes dans un lieu très propre, aux récits romanesques, je vous ferai si vous le voulez l'histoire de ma vie " Toute la societé aplaudit à cette proposition et le narrateur comença en ces termes.

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Lorsque vous etes entré aux Théatins nous logions comme vous le savez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mere alloit quelque fois voir la jeune Elvire, mais elle ne m'y menoit point. Elvire etoit entrée au couvent, faignant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous etions donc en proye, à tous les maux de l'absence que nous adoucissions par une correspondance dont ma mere vouloit bien être le mercure, ce qu'elle ne faisoit pourtant, qu'en rechignant un peu. Car elle pretendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire, qu'à près la dispense obtenue. Mais en dépit de ce scrupule elle portoit les lettres et les reponses. Quant aux richesses d'Elvire on se gardoit bien d'y toucher elle devoit entrer en religion et dès lors tous ses biens retournoient aux collateraux de Rovellas.

Vôtre tante parla à ma mere de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mere temoigna à vôtre tante une vive reconnoissance. Elle écrivit au pere Santez qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de

reprendre, il vint lui même à Burgos, avec un consultant de la nonciature qui portoit un nom supposé à cause du mystere qu'on vouloit metre à cette négociation.

Il fut décidé qu'Elvire restroit encore six mois au noviciat qu'ensuit sa vocation etant tout à fait passée, elle seroit sur le pied d'une pensionnaire de la plus haute distinction, ayant un service interieur, c'est à dire des femmes cloitrées avec elle. Et une maison montée au-déhors, comme si elle l'habitoit. Ma mere y demouroit avec quelques hommes de loi chargés des details de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur et le Consultant nous y devoit suivre, ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune, pour solliciter une dispense et deux ans se passerent avant que je partisse — Quelques [*sic*] années je voyois tous les jours Elvire au parloire et je passois le reste de la journée à lui écrire, ou bien à lire des Romans, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire lisoit les memes ouvrages et repondoit sur le meme ton. Il y avoit dans cette correspondance très peu du notre. Nos expressions étoient d'emprunt, mais notre tendresse étoit bien réelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre un gout très vif. L'obstacle insurmontable d'une grille toujours interposée entre nous, irritoit nos désirs nôtre sang s'aluma de toute l'efervescence du jeune âge, et le desordre de nos sens completa celui qui régnoit déjà dans nos têtes.

Il falut partir, le moment des adieux fut cruel, nôtre peine<sup>11</sup> ne fut aprise ni feinte<sup>12</sup>. On craignit pour les jours d'Elvire. Ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon Mentor, qui n'étoit point un pédant tiré de la poussiere des colleges, mais un officier retiré, qui même avoit passé plusieurs années à la cour. Il s'appelloit Don Diegue Santez, et il étoit assez proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde employoit des moyens détournés, pour ramener mon esprit au vrai, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arivames à Rome et nôtre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi Auditeur de Rote personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'énormes diamants, qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il étoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret et que nous fussions peu répandus dans le grand monde “Cependant /:ajouta-t-il:/ vous ferez bien de venir souvent chez moi, l'interet que l'on me véra prendre à vous fixera l'attention et le peu qu'on vous véra ailleurs montrera de vôtre part une retenue dont l'efet vous sera favorable, je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré college. ”

Nous suivimes le conseil de Ricardi. Je passais mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'auditeur dans une villa, qu'il avoit proche de celle des Barberins. La Marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle étoit veuve et demouroit chez Ricardi parce qu'elle n'avoit pas de parents plus proches ; du moin on le disoit ainsi. Mais au fond l'on n'en savoit rien, car Ricardi étoit Génois, et le prétendu Marquis Paduli étoit mort à un service étranger.

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, beaucoup d'amabilité, et une politesse générale mellée de reserve et de dignité. Cependant je croyois lui voir pour moi, une preference ou même un penchant qui se trahissoit à tout instant, mais par des traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secretes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit<sup>13</sup> répondre.

Cependant je recherchai la conversation de la Marquise et je la metois volontiers, sur mon sujet favori. C'est à dire, sur l'amour et sur les diferentes manieres d'aimer, sur la diference à faire entre la tendresse et la passion, entre la fidelité, et la constance. Mais en traitant cette grave matiere, avec la belle Italiene, l'idée ne me venoit pas, que je pusse jamais être infidele à Elvire, et mes lettres portoiert pour Burgos aussi brulantes que par le passé.

Un jour je fus à la villa, sans mon Mentor. Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins. J'entraï dans une grote et j'y trouvai le Paduli plongé [*sic*] dans une reverie profonde, dont elle

---

<sup>11</sup> *Surch. aut.* : douleur

<sup>12</sup> *Biffé* : et tenoit du délire

<sup>13</sup> *Biffé* : pas

fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant paroître m'auroit presque fait soupçonner que j'avois été le sujet de sa reverie. Elle eut même l'air effrayé d'une personne qui veut echaper à quelque danger. Elle se remit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie. " Lei a girato questa matina — Avez vous promenez ce matin ? " Je lui repo[n]dis que j'avois été au Corso, où j'avois vu beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la Marquise Lepris

" Ne connoissez vous pas de femme plus belle — me dit la Paduli

— Pardonnez moi /:lui répondis-je:/ je connois en Espagne une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté "

Cette réponse parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa reverie baissa ses belles paupieres et fixa sur la terre des regards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire j'entamai encore une conversation dont la tendresse étoit un sujet, alors elle leva sur moi des yeux languissantes et me dit " Ces sentiments que vous savez si bien peindre les avez vous éprouvés ?

— Ah ! sans doute /:lui repondis-je:/ et mille foix plus vifs encore et mille [fois] plus tendre et pour la même demoiselle dont la beauté est si superieure. "

A peine eus-je prononcé ces mots qu'une mortelle paleur couvrit le visage de la Paduli, elle tomba toute etendue à terre ni plus, ni moins que s'il [*sic*] elle étoit morte. Je n'avois jamais vu des femme dans cett[e] état et je ne savois absolument que faire de celle ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin je courus à elles et leur dis de secourir leur maitresse

Ensuite je quittai le jardin reflechissant à ce qui venoit d'arriver, Admirant sur tout la puissance de l'amour et comment une etincelle qu'il laisse tomber dans les cœurs y produit de ravages. Je plaignois la Paduli, je me reprochois d'avoir occasioné son malheur. Mais je n'imaginiois pas pouvoir être infidele à Elvire ni pour la Paduli, ni pour femme au monde.

Le lendemain j'allai à la villa Ricardi. On n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade. Le lendemain on ne parloit à Rome que de sa maladie qu'on assuroit être serieuse. J'en éprouverai [*sic*] des remords, comme de maux dont j'étois la cause.

Le cinquieme jour de la maladie je vis entrer chez moi une jeune fille envelopée<sup>14</sup> d'une mante qui lui couvroit le visage. Elle me dit " *Signor forestiere* une femme mourante demande à vous voir, suivez moi " Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture m'atendoit au bout de la rue, j'y montai avec la fille voilée. Nous arivames à la villa par les arieres du jardin. Nous entrames dans une allée fort sombre, de la dans un corridor, puis dans quelques chambres très obscures, enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit sa main<sup>15</sup> brillante, ce que je crus être un efet de la fievre. Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avois connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent. J'étois infidele à Elvire, sans même savoir comment cela m'étoit arrivé.

" Dieu d'amour /:s'écria l'Italiene:/ voila de tes miracles, celui que j'aimois m'a rendu à la vie. " D'un état d'<sup>16</sup>entiere innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures se passerent ainsi, enfin la suivante vint avertir qu'il étoit tems de nous séparer. Et je régagnai la voiture avec quelque peine obligé de m'apuyer sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter elle me sérra dans ses bras et me dit " J'aurai mon tour. "

Je ne fus pas plutôt en voiture que l'idée des plaisirs fit place aux remords les plus déchirants. " Elvire /:m'écriais-je:/ Elvire je t'ai trahie. Elvire ! je ne suis plus digne de toi. Elvire ! Elvire ! Elvire !... " Enfin je dis tout ce qu'on dit en pareils cas, et je me retirai bien resolu de ne plus retourner chez la Marquise.

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration, des Boemiens vinrent demander

---

<sup>14</sup> *Surch. aut.* : couverte

<sup>15</sup> *Biffé* : elle étoit

<sup>16</sup> *Interl.*

leur chef et comme il s'intéressait beaucoup à l'histoire de son ancien ami, il le pria d'en remettre la suite au lendemain.

Lorsqu'il fut parti Rébecca se tournant vers l'inconnu lui dit " Monsieur vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de nous raconter. Il ne s'agissait pourtant pas du feu des volcans<sup>17</sup>, ni de la force expansive qui pourrait déplacer neuf millions des toises cubes.

— Madame /:répondit le Géometre:/ Les passions sont aussi des forces, et sans elles le monde resterait inerte. De plus elles sont susceptibles d'accroissement et de diminution et par la même elles rentrent dans le domaine de la Géométrie.

Pour ce qui est de l'amour objet de votre question c'est une passion qui jouit de quelques propriétés particulières, qui lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d'un[e] opposition entière. Je m'explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus*. Haine qui est<sup>18</sup> l'opposé d'amour, sera accompagnée du signe *moins* et l'indifférence qui est un sentiment nul, sera égale *Zéro*

Si je multiplie l'amour par lui-même que j'aime l'amour, ou que j'aime à aimer l'amour, j'ai toujours des valeurs positives aussi plus par plus, fait-il toujours plus.

Mais si je hais, la haine, je rentre dans les sentiments d'amour ou dans les quantités positives. Et c'est ainsi que *moins* par *moins* donne *plus*.

Au contraire si je hais la haine de la haine, je rentre dans les sentiments opposés à l'amour. C'est à dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube de *moins* est *moins*

Quant aux produits d'amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de *plus* par *moins* ou du *moins* par *plus*

En effet soit que je haisse l'amour, ou que j'aime la haine, je suis toujours dans des sentiments opposés à l'amour — Trouvez-vous Madame quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout /:répondit la juive:/ et je suis convaincue qu'il n'y a point de femme qui ne se rendit à des pareils arguments

— Ce ne serait pas mon compte /:répondit le Géometre:/ car en se rendant si vite elle perdrait la suite de ses corollaires ou conséquences résultantes de ses principes. Je poursuis donc mon raisonnement. On a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle qui avait une teinte d'aversion petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins A*.<sup>19</sup> Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons par *moins B*. et dont le produit sera *plus AB* c'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour.

— Monsieur /:dit Rébecca:/ si j'ai bien compris votre proposition<sup>20</sup>, l'amour ne saurait être mieux représentée que par le développement des puissances de *X* moins *A*.

— Oui Madame /:dit l'inconnu:/ vous avez lu dans ma pensée, oui charmante personne, la formule du binôme inventée par le chevalier Don Neuton doit être notre guide dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs "

On se sépara c'est à dire : que je me réunis aux Mexicains,<sup>21</sup> le Géometre paraissait se plaire dans la société de Rébecca, il avait réellement envie de<sup>22</sup> suivre ses pas<sup>23</sup>. Mais la distraction s'étant emparé de son esprit Il prit un autre sentier et on ne le revit plus de la journée<sup>24</sup>

---

<sup>17</sup> des volcans *surch. aut.* : du volcan

<sup>18</sup> *Interl.*

<sup>19</sup> *Biffé* : cette aversion

<sup>20</sup> *Surch. aut.* : première position

<sup>21</sup> *Biffé* : mais

<sup>22</sup> *Biffé* : la

<sup>23</sup> *Interl. aut.* : ses pas

<sup>24</sup> il avait réellement [...] *surch. aut.* : ne la quitta plus de la journée.



## QUARANTE DEUXIÈME JOURNÉE

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille. J'y trouvai Rebeca et l'inconnu y vint bientôt apres “ Madame (dit il à la juive) j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer, j'étois réduit à vous désigner par x, y ou z dont nous nous servons pour les quantités inconnues<sup>25</sup> Vous m'épargneriez cet embarras en me disant tout d'un coup votre nom ”

Ce début fit rire Rébecca elle répondit qu'elle s'appelloit Laure de Uzeda

“ A la bonne heure (dit l'inconnu) Laure savante laure, aimable Laure belle Laure La somme de ces valeur étant l'expression de votre valeur générale ”

L'inconnu eut peutêtre continué sur le même ton de galanterie geometrique, mais le reste de la société survint, on demanda au marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes<sup>26</sup>

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Je vous ai dit quels avoient été me[s] remords à près l'infidélité, dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de Madame Paduli, ne vint encore le lendemain me conduire au lit de sa maîtresse, et je me prométois de la recevoir très mal, mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu. Sylvia vint au bout de huit jours. Elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maîtresse “ Sylvia /:lui dis-je:/ Sylvia retirez vous, vous m'avez rendu infidele à la plus adorable des femmes vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante et vous m'avez conduit près d'une femme qui ne respiroit que la volupté, mon cœur n'est point coupable, mais je ne suis point innocent.

— Vous l'etes et même tres innocent /:me répondit Sylvia:/ rassurez vous à cette égard, mais je ne viens point pour vous conduire chez la Marquise qui est en cet instant dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout. Ricardi n'est point son oncle, venez avec moi je vous expliquerai tout cela. ”

Je suivis Sylvia par une curiosité [*sic*]. Nous montames en voiture, nous arrivames à la villa, nous entrames par les jardins. Puis la jolie messagere me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisete ornée de pots de pomades de peignes et des quelques afiquets de toilette, de plus un petit lit<sup>27</sup> blanc comme neige et sous le lit deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ota ses gants sa mantille et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine “ Arrêtez /:lui dis-je:/ n'allez pas plus loin, c'est ainsi que votre maitresse m'a rendu infidele

— Ma maîtresse /:répondit Sylvia:/ a recours à de grands moyens dont j'ai su me passer jusqu'à présent. ” En même tems elle ouvrit une armoire, en tira des fruits des biscuits et une bouteille de vin. Elle les posa sur une table qu'elle aprocha du lit, puis elle me dit “ Mon charmant Espagnol ! Les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise, on l'a otée ce matin assoyez vous sur ce lit à coté de moi et ne dédaignez pas cette petite collation que je vous ofre de bon cœur. ” Il falut bien accepter des ofres aussi gracieuses. Je m'assis auprès de Sylvia je mangeai de ses fruits, je bus de son vin et je la priaï de me faire l'histoire de sa maitresse qu'elle commença en ces termes.

---

<sup>25</sup> Le texte se poursuit dans les marges jusqu'à “ reprit en ces termes ”.

<sup>26</sup> J'y trouvai Rebeca [...] *surch. aut.* : On demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

<sup>27</sup> *Interl. aut.*

Ricardi Cadet d'une maison illustre de Gene étoit entré de bonne heure dans les ordres, et bientôt à près dans la prélature. Une belle figure et des bas violets étoient alors des puissantes recommandations au près du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa, comme faisoient tous les jeunes prélâts ses confreres. A trente ans il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un rôle dans les affaires.

Il ne vouloit [pas] renoncer tout à fait aux femmes il eut désiré former une liaison où il put ne trouver que de l'agrément, mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le cavalier servente de[s] plus belles princesses de Rome. Mais les belles princesses commençoient à donner la préférence à des prélats plus jeunes, d'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues qui obligent à une gene habituelle tout à fait insupportable. Les femmes entretenues ont aussi leurs inconvenients, elle ne sont point au courant de la société on ne sait de quoi leur parler.

Au milieu de ces incertitudes Ricardi conçut un projet qui est venu en l'idée de bien des gens avant et à près lui celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise et qui par consequent put le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir dans un être doué de toutes les graces, les charmes de l'esprit s'épanouir avec ceux de la figure, de lui montrer le monde et la société de jouir de ses surprises d'épier le premier réveil du sentiment, de lui donner, et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être charmant, bien des gens les épouse pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas. Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement, il avoit un oncle Auditeur de Rote qui avoit la promesse du chapeau, et devenant Cardinal, il avoit l'assurance de faire passer sa place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Genes fut aco[s]té par une fille de treize ans qui portoit un panier d'oranges et lui en offrit une avec une grace charmante. Ricardi d'une main libertine ecarta les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite et decouvrit des traits qui prometoient de devenir parfaitement beaux. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle repondit qu'elle n'avoit qu'une mere veuve et très pauvre qui s'apelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et commença par se nomer, en suite il dit à la Bastiana qu'il avoit une parente Dame très charitable qui se plaisoit à elever des jeunes filles pauvres et qui les dotoit ensuite. Qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laura.

La mere sourit et lui dit " Je ne connois pas votre parente, qui surement doit être une femme respectable, mais vôtre charité envers les jeunes filles est très connue, et vous pouvez amener celle ci. Je ne sais si vous la formerez à la vertu, mais vous la tirerez de la misere qui est pire que tous les vices. "

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mere " Non /:lui répondit elle:/ je ne vends point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'inanition m'empêche de travailler. "

Dès le même jour la petite Laura fut mise en pension chez un client de Ricardi ses mains furent couvertes de pate d'amand, ses cheveux de papillotes, son cou des perles, sa gorge des dentelles. La petite se regardoit dans toutes les glaces et ne pouvoit se reconnoitre, mais dès le premier instant elle comprit quelle étoit sa destination et prit l'esprit de son état.

Cependant la petite avoit eu des compagnons de son enfance qui ne sachant point ce qu'elle étoit devenu en étoit fort en peine. Le plus interressé à la retrouver étoit Céco Boscone petit garçon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà très fort lui même et déjà amoureux de la petite vendeuse d'oranges qu'il voyoit souvent soit dans les rues soit chez nous, car il étoit un peu nôtre parent. Si je dis nôtre c'est que je m'appelle aussi Cerela et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maitresse.

Nous etions d'autant plus en peine de nôtre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas,

mais qu'il nous étoit même défendu d'en parler et de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire étoit de travailler en gros ligne [*sic*] et mon cousin faisoit des commissions du port en attendant qu'il put porter les balots ; lorsque j'avois bien travaillé tout le jour, j'allois le chercher sous le porche d'une Eglise, et nous versions bien des larmes sur le sort de nôtre cousine.

Un soir Céco me dit " Il me vient une idée. Tous ces jours il a plu à verse, Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour, elle n'y tiendra pas, et si sa fille est à Genes, elle l'ira trouver. Il ne s'agira donc que de la suivre, et nous saurons où Laura est cachée. "

J'applaudis à cette invention. Le lendemain il fit très beau. J'allai chez Madame Cerella, je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots, je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en ambuscade, et bientôt nous vîmes sortir Madame Cerella nous la suivîmes jusqu'à un quartier éloigné, et comme elle entra dans une maison, nous nous cachâmes encore. Elle sortit et s'éloigna, nous entrâmes dans la maison, nous montons les escaliers ou plutôt nous en sautons les marches. Nous ouvrons la porte du bel appartement. Je reconnois Laura je me jette à son cou. Céco m'en arrache et colle sa bouche sur la sienne, mais une autre porte s'ouvre. Ricardi paroît me donner vingt soufflets, autant de coups de pieds à Céco. Ses gens surviennent En un clin d'œil, nous nous trouvons dans la rue, souffletés, batus, et bien convaincus que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de nôtre cousine. Céco alla de [*sic*] faire mousse sur un corsaire Maltais. Je n'en ai plus entendu parler.

Quant à moi l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point et pour ainsi dire elle grandit avec moi. J'ai servis dans plusieurs maisons, enfin dans celle du Marquis Ricardi frère aîné de nôtre prélat. On y parloit beaucoup de Madame Paduli, et l'on ne concevoit pas où le prélat avoit pris cette nouvelle parente. Elle échapa pour le moment aux recherches de la<sup>28</sup> famille. Mais rien n'échappe à la curiosité des valets. Nous fîmes des perquisitions de nôtre côté, et bientôt l'on sut que la prétendue Marquise n'étoit autre que Laura Cerella le Marquis nous recommanda le secret, et m'envoya près de son frère pour l'avertir de redoubler de précautions s'il ne vouloit se faire un tort infini. Mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Laura chez le client du prelat. Elle n'y resta pas long tems on la fit passer dans une petite ville de la riviere de Genes. Et Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus content de l'ouvrage de ces mains.

Au bout de deux ans Ricardi partit pour Londres, il voyageoit sous un nom supposé et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la conduisit à Paris et dans d'autres grandes villes où l'incognito étoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur et le rendoit le plus heureux des hommes. Trois années se passerent comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de Gorice. Le lendemain de leur arrivée il lui dit " Madame ! j'ai à vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir, vous êtes la veuve du Marquis Paduli qui vient de mourir au Service de l'Empereur. Voici tous les papiers qui le constatent. Paduli étoit nôtre parente et vous ne refuserez pas de me joindre à Rome et d'y faire les honneurs de ma maison. " Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses réflexions, en fit de très sérieuses sur le caractère de Ricardi sur ses relations avec lui et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soi disant oncle, et le trouva dans tout l'éclat attaché aux emplois dont il étoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'hommages lui furent adressés. Ricardi annonça à sa famille qu'il avoit recueilli chez lui la veuve de Paduli cousin de Ricardi par les mères. Le Marquis Ricardi qui n'avoit jamais entendu dire que Paduli eut été marié, fit sur ce sujet de recherches dont j'ai déjà parlé, et m'envoya près de la nouvelle Marquise, pour lui recommander la plus grande circonspection. Je fis le voyage par mer, je débarquai à Civita Vecchia, et me rendis à Rome, je me présentai chez la Marquise. Elle fit retirer ses gens et se jeta dans mes bras. Nous parlâmes de

---

<sup>28</sup> *Interl.*

nôtre enfance, de ma mere de la siene, des marons que nous mangions ensemble. Le petit Céco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en avoit plus de nouvelles. Laura déjà atendrie fondit en larmes et eut beaucoup de peine à se remettre. Elle me pria de ne point me faire connoitre au Prélat et de passer seulement pour sa femme de chambre. Elle ajouta que mon accent Genoïso pouvoit me trahir, et que je devois me dire née dans l'état de Genes et non pas dans la Capitale. Laura avoit son projet. Elle conserva pendant une quinzaine de jours son humeur égale, et enjouée, mais au bout de ce tems, elle nous parut sérieuse, rêveuse, capricieuse et dégoutée de tout. Ricardi cherchoit en vain de lui plaire, il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors " Ma chere Laure /:lui disoit il un jour:/ que vous manque-t-il ? Comparez vôtre état actuel à celui dont je vous ai tirée

— Et pourquoi m'en avez vous tirée /:lui répondit Laure avec la plus grande vehemence:/ C'est ma misere que je regrette. Que fais-je ici au milieu de ces princesses, leurs politesses équivoques sont autant d'ameres injures. Oh mes haillons combien je vous regrette, mon pain noir, mes chataignes. Je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Céco, qui devoit m'épouser quand tu serois assez fort pour être portefaix, avec toi j'auerois connu la misere, mais non pas les vapeurs et les princesses auroient envié mon sort.

— Laura ! Laura ! /:s'écria Ricardi:/ quel est ce nouveau langage ?

— C'est celui de la nature /:lui répondit Laura:/ Elle a fait les filles pour devenir femmes et meres dans l'état ou le ciel les a fait naître et non pas pour être nieces des pretres libertins. " Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi rësta très embarrassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa niece, et si l'étourdie alloit découvrir la vérité, il étoit perdu, et sa cariere étoit finie, de plus il aimoit la fripone, il en étoit jaloux et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laura et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre " Pardonnez /:lui dit elle:/ cher oncle cher bienfaiteur je suis une ingratitude indigne de voir le jour, je suis l'ouvrage de vôs mains, vous avez formé mon esprit, je vous dois tout. Pardonnez un caprice, où le cœur n'avoit point de part. " La paix fut bientôt faite.

Quelques jours à près, Laura dit à Ricardi. " Je ne puis être heureuse avec vous. Vous êtes trop mon maître. Tout ici vous appartient, et je suis dans une entiere dépendance — Ce Lord qui vient chez nous, a donné à sa maîtresse la plus belle terre du duché d'Urbino. Voila ce qui s'appelle un amant, et si je vous demandois, cette Baronie où j'ai passé trois mois, vous me la refuserez ; cependant c'est un leg de vôtre oncle Cambiosi et vous en pouvez disposer.

— C'est pour me quitter /:dit Ricardi:/ que vous voulez avoir un sort indépendant.

— C'est pour vous en aimer davantage /:lui répondit Laure:/ "

Ricardi ne savoit s'il avoit [*sic*] donner, ou refuser. Il étoit amoureux, jaloux il craignoit de voir sa dignité compromise, il craignoit de se metre lui même dans la dépendance de sa maitresse.

Laura lisoit dans son ame et l'auroit volontier poussé à bout. Mais Ricardi avoit dans Rome une immense pouvoir, sur un mot de sa part, quatre Sbires<sup>29</sup> auroient saisi la niece et l'auroit conduite en quelque couvent, où elle eut fait une longue pénitence. Cette consideration retenoit Laura, qui enfin se determina à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous êtes entré dans la grotte.

" Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai-je tou[t] surpris. "

Non mon enfant, /:me dit Sylvia:/ elle pensoit à une bonne baronie de quatre mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vint de contrefaire la malade et même la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en contrefaisant des actrices, qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusque là vous avez été complètement dupe. Mais vous n'avez pas droit de vous plaindre du reste de l'histoire, et ma maitresse ne se plaint pas non plus de vous. Pour moi, je vous ai trouvé charmant lorsque défaillant vous cherchiez mon bras pour vous

---

<sup>29</sup> *Interl.*

soutenir. Alors j'ai juré que j'aurois mon tour. Ainsi s'exprima la souberete.

Que vous dirai je ? J'étais confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le désordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à reussir. Elle abusa même de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture je ne savois pas si je devois avoir de nouveaux remords, ou bien n'y plus penser.

---

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration. Le Boemien forcé de nous quitter, lui demanda la grace de remettre la suite au lendemain. Alors Rébecca se tournant vers l'inconnu lui dit “ Monsieur ! que pensez vous de l'erreur de tous ces amants, qui regardent leurs flames comme eternelles ?

— Je pense /:répondit l'inconnu:/ que cette erreur des amants vient de ce qu'ils ne reflechissent point assez sur la nature des *Maximis* et *Minimis*. S'il[s] faisoient plus d'attention au valeur de diferences  $Y$  divisée par diference  $X$ . ils s'apercev[r]oient que la limite de leur calcule revient sur elle même, et dans certains cas ils pouroient fixer les points de rebroussement.

— En efet /:dit Rébecca:/ ce [*sic*] la dernière chose à quoi pensent les amants.

— Sans doute /:dit l'inconnu:/ ils se<sup>30</sup> leur passion sous la forme d'une courbe, dont les branches sont infinies. ”

Il m'eut été inutile d'en entendre davantage je m'eloignai donc des savants interlocuteurs et passai la journée comme j'avois fait les précédentes.

---

<sup>30</sup> L'espace d'un mot a été laissé en blanc.

## QUARANTE TROISIÈME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedents et l'on ne manqua pas de demander au Marquis de Torres la suite de son histoire. Il la reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire, j'avois eu des remords affreux à près la première et comment à près la seconde je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine, étoit toujours le même et mes lettres également passionnées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guerir des mes idées romanesques se permettoit quelque fois des démarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y être pour quelque chose il m'exposoit à des tentations où je succombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit néanmoins la même, et je brulois d'impatience de voir en-fin la dispense sortir du greffe Apostolique.

Enfin Ricardi, nous fit un jour venir Santez et moi son air avoit quelque chose de solemnelle, qui anoncoit la grande nouvelle qu'il avoit à nous aprendre. Il en tempéra cependant la gravité par un sourir afable et nous dit “ Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine. Nous accordons des dispenses assez facilement pour<sup>31</sup> de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne parce que la foi y est plus pure et l'observance plus exacte. Cependant Sa sainteté, considerant les pieuses fondations faites en Amérique pour [*sic*] la maison de Rovellas et considerant en outre, que la faute venielle des deux enfants étoit une suite des malheurs de la dite maison. Sa Sainteté /:dis-je:/ a délié sur la terre les liens de parenté qui existoient entre vous. Ils seront également deliés dans le ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens ne s'autorisent point de cet exemple pour commetre des faut[e]s pareilles. Il vous est enjoint de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter tout les jours pendant trois ans, de plus de batir une église pour les Théatins de la Vera Cruz, et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment, ainsi qu'à la future Marquise. ” Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire délivrer le bref de sa Sainteté, et nous quitames Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuits. J'arrivai à Burgos, je revis Elvire, elle étoit encore embellie. Il ne nous restoit plus qu'à faire approuver le mariage par la cour. Mais Elvire étoit rentrée dans ses biens et nous ne manquions plus d'amis. Nos Tuteurs obtinrent l'aveu que l'on désiroit et la cour y ajouta pour moi le titre de Marquis de Torres-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes, de parures, d'écrains, delicieux fracas pour la jeune fille qui va devenir épouse. Mais la tendre Elvire n'y étoit point sensible elle n'l'étoit [*sic*] qu'aux soins de son amant. Enfin arriva le jour où l'on devoit nous unir. Il me parut d'une mortelle longueur, car la ceremonie ne devoit se faire que le soir, dans la chapelle d'une maison de Campagne, que nous avions près de Burgos

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur un banc, ou je me mis à reflechir sur ma conduite si peu digne de cet ange, au quel j'allois être uni, se [*sic*] comptant toutes les infidélités que je lui avois faites. J'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remord entra de nouveau dans mon ame, et m'adressant à moi même les plus dures reproches, je me dis “ Ingrat, malheureux as tu songé au tresor que l'on te destinoit à cet être divin, qui ne soupire qui ne

---

<sup>31</sup> Biffé : l'Espagne

respire même que pour toi et qui n'a jamais adressé une parole à une [sic] autre. ” Tandis que j'étois occupé de cet acte de contrition, j'entendis que deux camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derriere la charmille, où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit tres attentif.

“ Eh ! bien ! Manuella /:disoit l'une:/ notre maitresse va être bien contente aujourd'hui, car [elle] aimera en réalité et en donnera des témoignages réels au lieu des mêmes faveurs qu'elle accordoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon /:dit l'autre Camariste:/ vous voulez parler de son maître de guitare qui lui baisoit fourtivement la main en faisant semblant de la placer sur les cordes.

— Point du tout /:réprit la prémrière Camériste:/ je parle d'une douzaine de belles passions bien innocentes à la vérité mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la géographie, celui là étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a t-elle donné un beau paquet d[e] cheveux qui m'ont bien manqué lorsque je voulu la coefer le lendemain. Ensuit est venu ce beau parleur qui l'instruisoit de l'état de ses biens et la metoit au feu [sic] de ses revenu. Celui la par exemple avoit ses vues. Il combloit Elvire des eloges les plus flateurs, et même l'ennuyvroit des louanges. Elle lui a donné son profil dessine sur son ombre et cent fois sa main à baiser à travers les baraux, et des cadaux de fleurs, et des bouquets échangés ”

Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complete. J'en fus altéré [sic]. Sans doute Elvire n'avoit acordé que des faveurs bien innocentes ou plutôt c'étoient des veritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas même se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit de[s] son enfance begayé, puis parlé d'amour. J'aurois dû comprendre qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en occuperait avec d'autres que moi. Mais je ne l'aurois jamais cru, lors même qu'on me l'auroit dit. Ici j'étois convaincu, détrompé, noyé dans mon chagrin. Alors on m'appella pour la cérémonie j'entrai dans la chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mere et remplit ma future d'inquietude et de tristesse. Le pretre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier. Cependant il nous maria. Mais je vous assure que jamais journée attendu avec impatience ne répondit moins à ce qu'elle sembloit prometre.

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen eteignant ses flambeaux nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. La tous les badinages de la grille s'efacerent du souvenir d'Elvire. Des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnoissance. Elle fut toute à son epoux le lendemain nous avions l'air très heureux, et comment ai-je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traversé la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut offrir il n'en est point de comparables au bonheur que donne la jeune épouse portant dans le lit nuptial, et tant de mysteres à pénétrer et tant de rêves à réaliser et tant de pensées caressantes. Qu'est ce que le reste de l'existence auprès de jours pareils passés entre le souvenir recent de si douces émotions et les decevantes illusions d'un avenir que l'esperence embellit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison nous laisserent quelques mois abandonnés à nôtre yvresse, et lorsqu'ils nous crurent en état de les entendre ils chercherent à réveiller en nous le sentiment de l'ambition. Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoire d'obtenir la grandesse et selon eux nous devions suivre ses projets, nous le devion à nous memes autant qu'aux enfants que le ciel nous donneroit. Enfin on nous representa que quelque fut le succès de nos représentations, nous ne nous répentirions un jour de les avoir parfaites [sic], et qu'il étoit toujours bon de s'epargner des regrets.

Nous étions dans l'age où l'on n'a guere de volonté que celle des ses entours, et nous nous laissames conduire à Madrid. Le vice Roi lorsqu'il fut informé de nos intentions ecrit en nôtre faveur dans les termes les plus pressants. Les aparences ne tarderent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoit que des aparences, et quoique elles prissent toutes les formes mobilles de la cour elles ne devinrent jamais des réalisés [sic].

Ces esperences trompées affigerent mes amis, et malheureusement aussi ma mere. Elles contribuerent à lui donner une maladie de langueur a la quelle nous la vimes succomber. J'en ressentis beaucoup de douleur. Bientôt à près mes deux fils devinrent malades, languirent aussi et moururent

dans les bras d'Elvire. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'atrait pour nous. Nous résolumes de cesser nos sollicitations et d'aller au Mexique où l'état de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la Marquise avoit beaucoup souffert et les medecins assuroient qu'un voyage sur mer pourroient la rétablir.

Nous partimes donc et nous arrivames à la vera cruz à près une navigation de dix semaines qui eut pour la sante d'Elvire tout l'efet favorable qu'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde, non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvames à la vera Cruz un des premiers oficiers du vice Roi qu'il avoit envoyé pour nous complimenter et nous conduire à la ville de Mexico. Cet homme nous parla beaucoup de la magnificence du Comte de Penna Valez, et du ton de galanterie qu'il avoit introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par les relations que nous avions avec l'Amérique. Nous savions que son penchant pour les femmes s'étoit reveillé lorsqu'il avoit vu son ambition entierement satisfaite. Et que ne pouvant être plus heureux par le mariage il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de galanterie polie et délicate qui distinguoit autrefois la société Espagnole.

Nous rêtames peu à la vera Cruz et nous fimes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette Capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac, nous arrivâmes sur ses bords à l'entrée de la nuit. Et bientôt nous apercumes cent gondoles chargées de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour abor[d]er la première, nous en vimes sortir le vice Roi. Qui s'adressent à mon épouse lui dit " Fille incomparable d'une femme que mon cœur n'a point cessé d'adorer. Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes. Mais il n'a pas voulu priver le monde de son plus bel ornément, et je lui en rens grace. Venez donc embellir nôtre hémisphere. En vous possédant il ne pourra rien envier à l'ancien monde. " Ensuite le Vice Roi me fit l'honneur de m'embrasser et nous prîmes place dans sa gondole. Je m'aperçus que ce Seigneur<sup>32</sup> fixoit la Marquise d'un air surpris. En fin il lui dit " Je croyois Madame avoir conserver dan ma mémoire le souvenir de vos traits. Mais je vous l'avoue je ne vous eusse jamais reconnue. Au réste si vous avez changé, c'est bien a votre avantage. " Nous nous rapellames alors que le vice Roi n'avoit jamais connu mon épouse, et c'étoit vos traits qui etoient réstés dan sa mémoire. Je lui dit qu'effectivement le changement étoit tel que tous ceux qui avoient alors vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconnoitre

Après une demi heure de navigation nous arrivames à une isle flotante qui par un ingénieux artifice ofroit l'aparence d'une isle véritable. Couverte d'orangérs et d'autres arbres et arbustes, mais qui se soutenoit néanmoins sur la surface de l'eau — Elle pouvoit être conduite dans toutes les parties du lac et jouir successivement de ses diferents aspects.

Au milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée et resonnant au loin des sons d'une musique bruyante. Bientot à travers les lampions nous distinguames les chiffres d'Elvire. En aprochant du rivage nous vimes deux troupes d'hommes et des fames [*sic*] vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages dispuoient d'eclat aux plus riches piereries. " Madame /:dit le vice Roi:/ L'une de ces troupes est composées des Méxicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la Marquise de Montesume, derniere de ce grand nom qu'ont porté les souverains du pays — La politique du conseil du [*sic*] Madrid ne lui permet point de perpetuer des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes. Nous la consolons de cette perte en la proclamant reine de nos fêtes — Ceux de l'autre troupe se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du Soleil est abordée au Mexique, et viennent lui rendre hommage. " Tandis que le vice Roi adressoit ce compliment à mon épouse. J'avois les yeux fixés sur elle. Et je vis dans les siens je ne sais quel feu provenant de quelque etincelle d'amour propre, qui dépuis sept ans que nous étions mariés n'avoit pas eu le tems de se developer. En efet malgré toutes nos richesses nous etions loin de jouer à Madrid un premier Role. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants de sa propre santé, avoit eu peu d'occasion de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa

---

<sup>32</sup> ce Seigneur *surch. aut.* : le Comte

Potocki ne semble pas avoir relu les 4 cahiers suivants, aucune correction aut. n'apparaissant.



santé, et placée dans les premiers rangs d'un nouveau théâtre, il [*sic*] me parut disposé, à prendre d'elle même des idées exaltées, ainsi qu'à fixer sur sa personne l'attention universelle.

Le vice Roi installa Elvire. Comme reine de[s] Perouviens, puis il me dit " Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du Soleil, mais comme nous sommes tous déguisés. Vous voudrez bien reconnoître jusqu'à la fin du bal les loix d'une autre souveraine. " En même tems il me présenta à la marquise de Montesume et mit sa main dans la mienne

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent, leur emulation réciproque rendit la fête animée, on résolut de continuer la mascarade jusqu'à la fin de saison — Je restai donc le sujet de la prétendue du Mexique, et mon épouse<sup>33</sup> traitoit les siens avec une affabilité qui ne m'échappoit pas.

Mais je dois vous faire le portrait de la fille des Caciques, ou plutôt vous donner quelque idée de sa figure, car il me seroit impossible de vous peindre sa grace sauvage et les impressions rapides que ses traits recevoient des mouvements de son ame passionnée

Tlascala de Montesume étoit née dans la partie montagneuse du Mexique et n'avoit pas le teint bazonné des habitans de la plaine. Les siens sans offrir la couleur des blondes, en avoient la délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l'éclat. Ses traits moins saillants que ces [*sic*] des Européens, n'avoient pas d'aplatissement qu'on voit aux races Américaines. Tlascala ne les rappelloit que par des lèvres un peu pleines, mais charmantes lorsque le sourire leur prètoit sa grace fugitive — Pour ce qui est de sa taille je n'ai rien à vous en dire et je m'en remets à votre Imagination ou plutôt à celle de l'artiste qui voudroit peindre Atalante ou Diane. Toute l'habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démêloit dans ses mouvements un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos et déceloit quelque agitation intérieure.

Trop souvent le sang des Montesumes rapelloit à Tlascala qu'elle étoit née pour régner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une Reine[e] offensée, mais elle n'avoit pas ouvert la bouche, que déjà le plus doux regard charmoit celui que sa réponse alloit enchanter. Lorsqu'elle entroit dans le salon du vice Roi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre des égales. Mais bientôt elle n'avoit plus d'égales. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine, et s'empressoient au tour d'elle. Tlascala n'étoit plus reine, elle étoit femme et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus de[s] le premier bal de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractère de son masque, ainsi qu'au rôle de son premier sujet que m'avoit donné le vice Roi. Mais Tlascala me reçut très mal " Monsieur /:me dit-elle:/ Une royauté de bal peut flatter celles que leur naissance n'avoit pas appelé au trône. " En même tems elle jeta un coup d'œil sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée des Pérouviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joie alloit jusqu'au ravissement, et j'en éprouvai pour elle une sorte de honte. Je lui en parlai dès le soir même. Elle reçut mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur. L'amour propre étoit entrée dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'ivresse que produit un encens flatteur, est longue à se dissiper. Celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beauté parfaite et les charmes incomparables de Tlascala. Les jours d'Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente rapide l'entrenoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l'arrêter ce fut en vain. J'étois moi même entraîné, mais dans une direction différente, et bien loin des sentiers fleuris où tous les plaisirs naissoient sous les pas de mon épouse.

Je n'avois pas trente ans, ni même vingt neuf. J'étois dans cet âge où les sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse et les passions la force de l'homme fait. Mon amour né près du berceau d'Elvire n'étoit jamais sorti de l'enfance, et son esprit nourri d'abord de folies romanesques n'avoit point acquis de maturité. Le mien n'étoit pas beaucoup plus avancé, ma raison avoit pourtant fait assez de progrès pour me faire apercevoir que les idées d'Elvire tournoient sur des petits intérêts, des petites

---

<sup>33</sup> *Biffé* : étoit

rivalités, et souvent des petites médisances ; ce zèle étroit dans lequel les femmes sont retenues par les bornes du caractère, plutôt que par celles de l'esprit. Les exceptions en ce genre sont rares, et je croyais qu'il n'y en avait point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascala. Nulle jalouse emulation, n'avait trouvé le chemin de son âme. Tout son sexe sembloit avoir des droits à sa bienveillance. Et celles qui l'honoraient par la beauté les grâces ou les sentiments lui inspiroient l'intérêt le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle, mériter leur confiance et gagner leur amitié. Pour ce qui est des hommes elle en parlait rarement, toujours avec réserve. Si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise et même avec chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales et n'étoit très animée que lorsqu'il s'agissoit de la prospérité du nouveau monde et du bonheur de ses habitants. Sujet favori sur lequel elle revenoit toutes les fois qu'elle croyoit pouvoir le faire sans inconvénient.

Bien des hommes semblent destinés par l'influence de leur étoile et sans doute de leur caractère, à passer leur vie sous le[s] lois de ce sexe, qui domine tous ceux qui ne savent pas l'asservir. Je suis incontestablement de ce[s] gens là. J'avois été l'humble adorateur d'Elvire, ensuite époux assez soumis ; mais elle même avoit relâché ma chaîne par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mascarades se succéderent les unes aux autres, et le train de la société m'attacha pour ainsi dire à tous les pas de la Marquise. Mon cœur m'y attachoit bien davantage. Le premier changement, que j'aperçus en moi, fut de sentir mes pensées s'élever et mon âme s'agrandir. Mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de mettre mes sentiments en action, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revêtu m'étoit [*sic*] plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants. J'en courus la disgrâce du ministre. La cour même sembloit me menacer. J'opposai la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols. Et ce qui avoit plus de prix à mes yeux, j'inspirai un vif intérêt à celle qui possédoit déjà toutes mes affections. A la vérité Tlascala avoit avec moi la même réserve ou même [d]avantage. Mais son regard cherchoit le mien, s'y reposoit avec complaisance. Et s'en détournoit avec trouble. Elle me parlait peu, pas même de ce que j'avois fait pour les américains. Mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. Tlascala croyoit avoir trouvé en moi une âme pareille à la sienne elle se trompoit. Son âme avoit passé en moi. Elle m'inspiroit et me faisoit agir.

Moi même je me fis quelques illusions sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations et mes idées sur le bonheur de l'Amérique des projets hasardeux. Mes amusements prirent une teinte d'héroïsme. Je poursuivois dans les forêts le jaguar et le puma où même j'attaquois ces animaux féroces. Mais ce que je faisois le plus souvent, étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confidants d'un amour, dont je craignois de faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assez deviné je commençois à démêler ses sentiments et nous nous serions facilement trahi aux yeux d'un public assez clairvoyant. Nous échapâmes cependant à son attention. Le vice Roi eut des affaires sérieuses, qui suspendirent le cours des fêtes [*sic*] brillantes pour les quelles il avoit pris un goût très vif, et toute la société du Mexique une véritable passion. Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac. Je commençai par y aller souvent et je finis par l'y aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'étoit un culte qui tenoit du fanatisme. C'étoit comme un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans la ferveur et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres, et nous n'osions le prononcer cet état étoit délicieux, nous en savourions la douceur et nous craignions d'y rien changer.

Comme le marquis de Torres Rovellas en étoit, à cet endroit de sa narration ; le Boémien forcé de s'occuper des intérêts de sa horde le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rébecca s'adressant à notre inconnu, lui dit " Monsieur ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui puisse nous porter à la gloire et aux grandes choses.

— Madame /:lui repondit il:/ la question que vous me proposés a deux cas très distincts, le premier où un homme qui n’aimeroit point naturellement la gloire deviendroit amoureux d’une femme qui la lui feroit aimer. Mais ce cas ne vous est nullement favorable et nous ne nous en occuperons point.

Dans le second cas, on suposeroit que un homme qui tendroit déjà vers la gloire, recevrait une impulsion dans la meme direction. Nous pouvons le représenter par 5. et supposer son mouvement égal 2.

La femme dont il est amoureux sera un corps moindre comme 3. ayant un mouvement plus grand comme sept. Alors selon les regles de la mécanique, l’homme gagnera quinze huitième de vitesse. Ce qui est favorable à votre Systeme, mais ce cas est très rare, il est au contraire très comun que l’amour soit une véritable perturbation, qui détourne du chemin de la gloire — De[s] lors l’homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l’amour, ni celle de la gloire, mais une diagonale resultante de la composition du mouvement ”

Ce raisonnement parut intéresser Rébecca, comme je le comprenois moins bien qu’elle, je l’abandonnai à la géométrie et passai le reste du jour à parvenir [*sic*] les anvrons du lac.

## QU[A]RANTE QUATRIEME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedents on demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire et il la réprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascalca, je vous ai peint son ame et sa figure, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoître

Tlascalca étoit convaincue des vérités de nôtre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses ancêtres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point, les superstitions de ses compatriotes. Elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetiere situé dans les montagnes. Rien au monde ne put engager Tlascalca à s'y trouver la nuit, mais nous y allions quelque fois le jour et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit des hiéroglyphes gravées sur les tombeaux de ses peres et les éclaircissoit par des traditions dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous conneissions déjà la pluspart des inscriptions et poussant plus loin nôt recherches, nous en trouvions des nouvelles que nous débarassions de la mousse et des épines qui les couvroient. Un jour Tlascalca me montra un bouquet d'un arbuste épineux, et me dit que ce n'étoit pas sans dessein, qu'il se trouvoit en cet endroit. Celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention d'appeller les vengeances celestes sur des manes ennemies. Elle me dit que je ferois une bonne action en détruisant des tiges funestes. Je pris une hâche que tenoit un Méxicain et j'abatis cet ombrage de mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hiéroglyphes que celles que nous avons vu jusqu'alors. " Ceci /:me dit Tlascalca:/ à été écrit après la conquete, les mexicains entreméloient alors leurs hieroglyphiques de quelques lettres alphabetiques, qu'ils avoient imité des Espagnols. Les inscriptions de ce tems là sont les plus faciles à lire. " Tlascalca lut en effet, mais à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissance sur la pierre, qui pendant deux siècles avoit recelé la cause de sa subite horreur.

Tlascalca transportée chez elle réprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison entre eux, et qui n'exprimoient que son égarement. Je retournai chez moi la mort dans l'ame, et le lendemain je reçus une lettre ainsi conçue.

Alonzo je rassemble mes forces et mes idées pour vous écrire quelques lignes. Elles vous seront rémises par le vieux Xour, qui a été mon maître dans nôtre langue Ancienne Conduisez le à la pierre que nous avons découverte, et qu'il en traduise l'inscription. Ma vue se trouble, mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur. Alonzo des spectres affreux se melent entre nous. Alonzo je ne te vois plus.

Je conduisis Xour au cimetiere et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hieroglyphes et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez Tlascalca, elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le medecin me pria de ne me point faire voir.

Le lendemain Xour vint chez moi et m'apporta la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes :

Moi Koatil fils de Montesume J'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur, et sa patrie au detestable Cortèz chef des brigands de la mer — Esprits de mes ancêtres, qui révenez ici dans les nuits obscures. Rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés, et faites leur souffrir l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancetres ecoutez ma voix, ecoutez les maledictions qu'elle profere au nom des victimes humaines, dont mes mains sont fumantes

Moi Koatzil fils de Montesume je suis père. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes, mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre. Esprits de mes ancetres. Si jamais une fille de Koatzil ou la fille de ses filles et de ses fils Si jamais une fille de mon sang, prodiguait son cœur et ses charmes à la race perfide des brigands de la mer, entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina, Esprits de mes ancetres qui descendez ici dans les nuits obscures punissez la par des tourment affreux.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de viperes enflamées, déchirez son corps dispersez le [dans le] sein de la terre, et que chacun des lambeaux que vous aurez arraché ressente les douleurs l'agonie et la mort.

Venez dans la nuit obscure sous la forme de vautours dont les becs soit de fer rougi au feu, déchirez son corps, dispersez le dans l'espace des airs, et que chaque lambeaux que vous aurez arraché ressente la douleur l'agonie et la mort.

Esprits de mes Ancetres si vous [vous] y refusez. J'implore contre vous les Dieux vengeurs abreuvés du sang des victimes humaines. Puissent ils vous faire éprouver les mêmes tourments

J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume.

Il s'en falut peu que cette inscription ne fit sur moi tout l'effet qu'elle avoit fait sur Tlascala. J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions Mexicaines, mais je vis bientôt que ce n'étoit pas par là que je devois l'attaquer, et lui même me montra une autre voye pour porter des consolations dans l'ame<sup>34</sup>.

“ Seigneur /:me dit Xour:/ il est indubitable que les esprits des Rois reviennent dans le cimetiere de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants sur tout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vu sur la pierre. Mais bien des circonstances peuvent en affaiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant planté à dessein sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous et les farouches compagnons de Cortez. Continuez à être le protecteur des Mexicains et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits des Rois, et même les Dieux terribles, adorés jadis dans le Mexique et que vos pretres appellent Démons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique. Elles ne tarderent pas à se présenter. Une révolte se manifesta dans les provinces conquises par le Vice Roi. Ce n'étoit proprement qu'une juste résistance, à des oppressions très opposées aux intentions de la cour. Mais le severe Penna velez prevenu par des faux rapports ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, entre dans le nouveau Mexique, dissipa les atroupements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à perir sur l'échafaut dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avançant dans la sale de justice et mettant mes mains sur les deux accusés, je prononçai ces mots “ *Los toquo por parte de el Rey.* ” Je les touche de la part le Roi.

Cette ancienne formule du droit Espagnol est encore d'une telle force qu'aucun tribunal n'oseroit y mettre opposition, et qu'elle suspend l'opposition [*sic*] de tout arrêt. Mais en même tems celui qui en use se rend caution personnelle. Le vice Roi avoit droit de me traiter comme les rebelles qu'il vouloit condamner, il usa de son droit avec rigueur, me fit jeter dans un cachot, et là se sont passés les plus doux instants de ma vie.

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce jour ténébreux. J'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pale, qui s'avançant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascala. Ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de délice, mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises, l'aveu d'une passion égale à la mienne. “ Alonzo /:me dit elle:/

---

<sup>34</sup> Biffé : d'Elvire

vertueux Alonzo tu l'emporte, les mânes de mes pères sont apaisées. Ce cœur que nul mortel ne devoit posséder est devenu ton bien, et le prix des sacrifices que tu ne cesse de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascalá eut à peine achevé ces mots qu'elle tomba dans mes bras sans sentiments et presque sans vie. J'attribuai cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé. Mais hélas ! la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse, l'horreur qu'elle avoit éprouvé dans le cimetière, la fièvre délirante qui l'avoit suivie avoit altéré sa constitution. Cependant les yeux de Tlascalá se rouvrirent à la lumière, et de célestes clartés me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux. Amour, Dieux de ces hommes anciens qui t'adorent parce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin amour, jamais ta puissance ne parut à Cnide ni Paphos comme dans nos cachots du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple les billots tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé. Il subsiste tout entier dans mon cœur, glacé par les ans. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent veut se reporter au milieu des illusions du passé. Elle ne va point chercher le lit Nuptial d'Elvire ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison

Je vous ai dit Messieurs que le vice Roi avoit été très irrité contre moi. Son caractère impétueux l'avoit emporté sur ses principes de justice et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expédia un vaisseau léger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur [*sic*] des révoltes. Mais le navire avoit à peine mis à la voile que la bonté l'équité du vice Roi reprirent le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour. Sans la crainte de se compromettre, il eut envoyé un second rapport contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépêches, conçues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assez lent dans toutes ses délibérations eut tout le temps de recevoir ce second rapport, et l'on attendit assez long temps sa réponse. Elle fut telle qu'on pouvoit se la promettre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil paroissoit dicté par la plus extrême sévérité, et prononçoit des peines capitales contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit difficile de trouver des coupables. Et le vice Roi reçut des instructions secret[e]s qui lui défendoient d'en chercher.

Mais la partie ostensible de l'arrêt fut connue la première et porta une dernière atteinte à la vie chancelante de Tlascalá. Un vomissement de sang, une fièvre d'abord foible et lente ensuite brûlante continue...

---

Le tendre vieillard ne put en dire davantage des sanglots arrêterent sa voix et il s'éloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes.

Rébecca toujours assez occupée du Géometre lui dit.<sup>35</sup>

---

<sup>35</sup> Le reste de la p. est blanc, ainsi que les deux suivantes.

## QU[A]RANTE CINQUIÈME JOURNÉE.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

En vous parlant de mes disgrâces je ne vous ai point dit la part qu'y avoit prise Elvire, ni comment elle exprima sa douleur. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une couleur sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent, dont le parloir devint son salon de compagnie. Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main, et les cheveux épars. Je ne pouvois qu'être sensible à ces marques d'intérêt, quoique absous les formalités de la justice et la lenteur naturelle aux Espagnols, me firent rester encore quatre mois en prison. Dès que j'en fus sorti je me rendis au couvent de la Marquise et la ramenai à l'hôtel où son retour fut célébré par une fête. Quelle fête juste ciel. Tlascalala n'étoit plus. Les plus indifferents songeoient sa mémoire [*sic*] ; par leur affliction vous pouvez juger de ma douleur. J'y étois absorbé et ne voyois rien au tour de moi. Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flatteur.

Un jeune homme d'un naturel heureux a le désir de se distinguer. A trente ans il ressent le besoin de l'estime. Plus tard on veut de la considération. J'en étois à l'estime et peut être ne me l'eut on pas accordée si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions ; mais on les attribuoit à des rares vertus, soutenues par un grand caractère. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi et ses flatteurs hommages me tirèrent de ma profonde affliction ; je sentoisi n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'espérois m'en rendre digne. Ainsi lorsque accablés par la douleur nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir la providence soigneuse de nos destins ralume des lueurs inespérées qui nous remettent dans le chemin de la vie. Je me proposai donc de mériter l'estime, j'eus des emplois et je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active mais j'étois né pour aimer. L'image de Tlascalala occupant encore mon cœur y laissoit néanmoins un grand vuide et je cherchois les occasions de le remplir

Quand on a passé trente ans on peut encore éprouver un grand attachement et même l'inspirer. Mais malheur à l'homme de cet âge qui veut se mêler aux jeux des jeunes amours. La gaieté n'est plus sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire, et n'a plus l'instinct facile qui les fait trouver. La troupe maligne et folâtre l'a reconnu et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeunesse.

Enfin pour parler sans poésie j'eus des maîtresses qui me payerent de retour. Mais leur tendresse avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance qui ne les empêchoient pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en étois quelque fois piqué, jamais affligé. Je changeois des chaînes légères contre d'autres qui n'étoient pas plus pesantes et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peine.

Ma femme atteignit quarante ans et conservoit encore de la beauté. Les hommages l'environnoient C'étoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir. Ce n'étoit plus d'elle qu'on lui parloit. Le monde ne la quitoit point encore, mais il n'avoit plus à ses yeux le même charme

Le vice Roi mourut, la Marquise avoit formé sa société d'habitude. Elle desira voir du monde chez elle. J'aimois encore la société des femmes. Il me parut agréable de la trouver en descendant seulement un escalier. La Marquise étoit pour moi presque une nouvelle connoissance. Elle me parut aimable, je me piquai de l'être. Ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette réunion.

Les couches tardives de la marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incommodités se succéderent. En fin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sincères. Elle avoit été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang. Que des motifs de la regretter. Lorsque je perdis Tlascalala, j'étois encore entouré de toutes les illusions de la vie. La Marquise me laissa sans

consolation seul, et dans un abatement dont rien ne pouvoit me tirer — Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres je logeai chez un de mes vassaux. Sa fille trop jeune pour apprecier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit un peu à de l'amour et qui m'a fait cueillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.

Enfin l'âge a glacé mes sens mais mon cœur n'a point cesse d'être sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourir dans ses bras est le vœu, que je forme tous les jours.

Vous avez voulu savoir mon histoire. La voila mais je crains qu'elle n'ait ennuyé nôtre Géometre qui vi[e]nt de tirer ses tablettes et les a chargé de chiffres

“ Vous me pardonneriez /:repondit l'inconnu:/ votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie et voyant une passion motrice vous elever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carriere, et vous appuyer encore au déclin de vôtre existence. J'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscises, croître selon une loi donnée rester presque stationaire vers le milieu de l'axe<sup>36</sup> Ensuite de croître dans la proportion de son accroissement.

— En vérité, /:dit le Marquis:/ J'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque moral de l'histoire de ma vie, mais non pas la metre en equation.

— Ce n'est pas de votre vie qu'il s'agit ici /:réprit l'inconnu:/ c'est de la vie humaine en général l'énergie phisique et moral croissant avec l'âge, s'aretant en suite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces, et soumise à des loix analogues, c'est à dire à une certaine proposition [*sic*] entre le nombre des années, et la quantité d'énergie mesurée par l'elevation morale. Je vais m'expliquer mieux

Soit l'espace de la vie, le grand axe d'une ellipse et soit encore ce grand axe partagé en quatre vingt et dix parties égales ce qui est a peu près le plus grand nombre d'année à vivre

Soit encore la moitié, du petit axe prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixieme l'ordonnée de 40. et de 50. qui sont à égale distance de quarante cinq. Observez que les ordonnées qui representent les degrés d'énergie, ne sont pas des valeurs de même nature que les parties de l'axe, qui sont des années, mais elles en seront néanmoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse, une courbe qui s'elevera d'abord rapidement, restera ensuite presque stationaire, et déclinera comme elle s'etoit élevée

Considérons donc le moment de la naissance, comme l'origine des ordonnées où les *Y.* et les *X.* sont encore égal *Zero.*

Vous naissez et au bout d'un an vôtre ordonnée est trente et une dixiemes de la mesure employée pour le grand axe. Les ordonnées suivantes ne vous ofriront plus une diférence de trente un. Aussi la diférence de rien à un être balbutiant les éléments de la raison, est elle plus grande qu'aucune autre.

L'être humain à deux ans, trois, quatre, cinq, six, sept, les ordonnées de son énergie, sont quarante sept dixièmes, puis 57. dixièmes, 65. 73. 79. 85. dont les diférences sont 16, 11, 8, 8, 6, 6.

L'ordonnée de 14 ans est 115. dixièmes, et la somme des diférences depuis sept, n'est que 30.

A quatre<sup>37</sup> ans on commence à être jeune homme on l'est encore très fort à 21. et la somme des diférences pour ces sept années n'est que 19. de là a 26 ans elle est 14.

Observez que ma courbe représente la vie de ces hommes, dont les passions sont moderées et dont la plus grande force est à quarante ans passés vers quarante cinq.

Pour vous dont l'amour a été la passion motrice vôtre plus grande ordonnée devoit venir au moins dix ans plus [tôt] soit. et peu à près trente vers trente cinq<sup>38</sup> et vous deviez vous elever plus vite.

En efet votre plus grande ordonnée étant à trente cinq ans repond à un grand diametre de septante.

De[s] lors l'ordonnée de quatre ans qui étoit chez l'homme moderé de 115 dixièmes est chez vous

---

<sup>36</sup> *Biffé* : des abscises

<sup>37</sup> Lire *quatorze*.

<sup>38</sup> La copie est approximative. Lire probablement *soit à peu près trente ou trente-cinq*.



de 127. L'ordonnée de 21 ans au lieu de 134. est chez vous d[e] 144. — Mais aussi à quarante deux ans l'homme modéré peut encore accroître son énergie d'une dixième et vous déclinez déjà.

Veillez bien m'accorder quelque attention. À quatorze ans vous aimez une jeune fille, à vingt ans passés vous devenez le meilleur des maris. Passez vingt huit, vous faites à votre femme une infidélité bien marquée mais la femme que vous aimez a une âme élevée qui exalte la vôtre et à trente cinq ans, vous jouez dans la société un rôle glorieux.

Mais bientôt vous retombez dans le goût de bonnes fortunes que vous aviez déjà à vingt huit dont l'ordonnée est égale à celle de quarante deux

Puis vous redevenez bon mari comme vous l'étiez à vingt [et] un ans dont l'ordonnée répond à celle de quarante neuf.

Enfin vous allez chez un de vos vassaux et vous y aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze ans dont l'ordonnée répond à cinquante six.

Je vous prie cependant Monsieur le Marquis de ne point croire qu'en faisant le grand diamètre de votre Ellipse de 70. je borne votre vie à ce nombre d'années vous pouvez aller à quatre vingt dix et au delà, mais je crois que dans ce cas les dernières ordonnées seront à peu près celles de la courbe appelée chaînette. ”

Rébecca la seule entre nous qui fut en état de bien entendre le géomètre, prenoit aussi le plus de plaisir, à son entretien. “ Monsieur, lui dit elle, vos idées sur l'énergie des passions montrant une profonde connoissance du cœur humaine, et vous avez dû beaucoup l'étudier

— Madame, répondit le Géomètre, le fond des [*sic*] mes idées appartient proprement à mon père. Cependant je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez /:dit Rébecca:/ de votre père et de vous même et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Si vous croyez que nous ne désirons pas vous connoître vous vous tromperiez beaucoup.

— Madame /:dit le Géomètre:/ mon nom est... mon nom est... ” En même temps il parut chercher dans ses poches pour y prendre ses tablettes.

“ Monsieur /:dit Rébecca:/ il m'a bien paru vous voir quelque penchant à la distraction, je ne crois pourtant pas que vous soyez assez distrait pour oublier votre nom.

— Vous avez raison Madame /:répondit le Géomètre:/ je ne suis point distrait mais mon père a eu dans sa vie une<sup>39</sup> distraction funeste il a signé le nom de son frère à la place du sien, et il a perdu par là sa maîtresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom dans mes tablettes et quand je dois le signer je le copie.

— Mais /:dit Rébecca:/ on ne vous demande pas de signer votre nom, mais de le dire. Et si vous vouliez y ajouter l'histoire de votre père et la vôtre vous obligeriez sans doute toute la société ”<sup>40</sup>

Le Géomètre ne se fit point prier et commença en ces termes.

#### HISTOIRE DU GÉOMETRE.

Mon nom est Don Pedro Velasquez. Je descends de l'illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre ont tous servi dans l'artillerie, et on donna à l'Espagne les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette Armée. Don Ramire Velasquez, grand maître d'artillerie, sous Philippe IV. fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui se sont mariés tous les deux. La branche aînée resta en possession des biens et de la grandesse ; mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour, les chefs de notre maison sont toujours restés appliqués aux glorieux travaux à qui ils devoient leurs honneurs. D'ailleurs ils se faisoient un devoir de soutenir et protéger leurs cousins de la branche cadette. Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquième Duc de Velasquez

---

<sup>39</sup> *Interl.*

<sup>40</sup> *Biffé* : / Toute la société

arrière-petit-fils du fils aîné de Don Ramire Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancêtres revêtu de la charge et dignité, de grand maître d'artillerie de plus il étoit gouverneur de Galice et résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d'Albe et le mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe étoit honorable à notre famille, mais la fécondité de la Duchesse ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle ne lui donna qu'une fille qui fut appelée Blanche. Le Duc la désigna à devenir l'épouse d'un Velasquez de la branche cadette à la quelle elle transporterait la grandesse et les biens de la branche aînée.

Mon père qui s'appelloit Don Henrique et son frère Don Carlos venoient de perdre leur père qui descendoit de Ramire au même degré que le Duc. Ce seigneur les fit venir tous les deux, mon père avoit alors douze ans et son frère onze. Leurs caractères étoient très différents, mon père étoit sérieux, appliqué à l'étude et excessivement sensible. Son frère Carlos étoit léger, étourdi et incapable d'application.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon père sera *[sic]* son gendre, et pour que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien. Il envoya Don Carlos à Paris pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent. Alors ambassadeur en France.

Mon père par ses qualités excellentes et son explication *[sic]* extraordinaire méritoit tous les jours davantage au choix du son père *[sic]*. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant et le suivait de loin dans la carrière des sciences

Imaginez un jeune homme dont le génie précoce saisissoit tout l'ensemble des connaissances humaines dans un âge où d'autres en concevoient à peine les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux. Et celle qu'il aime douée d'un esprit supérieur avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager. Vous aurez alors quelque idée du bonheur de mon père à cette courte époque de sa vie. Et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé ? Il étoit l'orgueil du vieux Duc l'amour de toute la Province et il n'avoit pas dix huit ans que sa réputation commençoit déjà à s'étendre hors des frontières de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur et d'amour propre, mais Héroïque *[sic]* qui étoit tout cœur, et tout âme, l'aimoit uniquement par tendresse. Il aimoit le Duc presque autant que sa fille. Et souvent il pensoit à son frère Don Carlos.

“ Ma chère Blanche /:disoit il à sa maîtresse:/ ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pourroient le fixer, il est bien léger, il m'écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre achevera de former son cœur — Chère Blanche je vous adore, je chéris votre père, mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut il que nous soyons toujours séparés. ”

Un jour le Duc fit appeler mon père et lui dit “ Don Henrique je viens de recevoir du Roi notre maître, une lettre que je veux vous communiquer. En voici le contenu

Mon Cousin !

Nous en notre conseil avons résolu de fortifier sur de nouveaux plans les places qui servent à la défense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systèmes de Don Vauban et Don Kohorn. Employez les plus habiles sujets à écrire sur cette matière. Envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouverons *[sic]* un qui nous satisfasse son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donné. Et notre magnificence Royale le récompensera en conséquence. Sur ce nous prions Dieu, qu'il vous maintienne en sa sainte garde.

Moi le Roy.

Eh bien /:dit le Duc:/ mon cher Henrique aurez vous le courage d'entrer en lice ? Je vous en avertis, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière ”

Mon père réfléchit un instant à ce que lui disoit le duc, et puis il répondit avec assurance “ Oui Monseigneur j'entre dans la carrière, et je ne vous ferai pas honte.

— Eh bien /:dit le Duc:/ faites de votre mieux et lorsque votre travail sera achevé rien ne retardera plus votre bonheur ni celui de ma fille ”

Vous imaginez avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passait les nuits, et lorsque son esprit épuisé le forçait à prendre quelque repos. Il passait ce temps de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur à venir, et souvent du plaisir qu'ils auroient à revoir Don Carlos, une année se passa ainsi

Cependant diverses mémoires arrivoient de tous les coins de l'Espagne et de tous les pays de l'Europe. Ils étoient cach[et]és et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon père vit qu'il étoit temps de mettre [sic] la dernière main à son travail. Et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une faible idée.

Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il montrait en quoi Kohorn s'étoit conformé à ces principes et les fautes qu'il avoit faites, toutes les fois qu'il s'en étoit écarté. Il mettoit Vauban fort au dessus de Kohorn, mais il prédisoit qu'il changeroit une seconde fois de système et l'événement a justifié sa prédiction qu'il changeroit une seconde fois de système et l'événement a justifié sa prédiction [sic]. Tous ces arguments étoient soutenus non seulement par une savante Théorie, mais encore par des détails de construction et de localité, des devis, des dépenses, mais surtout par des calculs effrayants même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eut écrit la dernière ligne de son ouvrage il lui sembla y découvrir mille défauts qu'il n'avoit pas d'abord aperçus, et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain en lui disant “ Mon cher neveu, le prix est à vous je me charge de faire parvenir le mémoire ne songez qu'à votre noce elle se fera bientôt. ”

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration.<sup>41</sup>

---

<sup>41</sup> Le reste de la p. est blanc.

## QUARANTE-SIXIEME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DU GÉOMETRE.

Je vous ai dit que mon père avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été parfaitement satisfait et lui avoit promis que sa noce se faisoit [*sic*] en peu de tems. Mon père transporté de joye se jeta aux pieds du Duc et lui dit “ Mon seigneur ayéz la bonté de faire venir mon frère. Mon bonheur ne sera pas complet, si je n'ai celui de l'embrasser à près une si longue absence. ”

Le Duc fronça le sourcil et lui dit “ Je prevois que Carlos nous rebatera les oreilles de la grandeur de Louis quatorze et de la splendeur [*sic*] de sa cour. Mais puisque tu le veux faisons le venir. ” Mon père baisa la main du Duc et puis il alla chez sa future. Il n'est fut plus question de Géométrie. L'amour remplissoit tous ces moments et toutes les facultés de son ame.

Cependant le Roi, à qui le projet de fortification tenoit fort a cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Ce-lui de mon père l'emporta tout d'une voix. Il reçut du ministre une lettre qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi que Sa Majesté désiroit qu'il demanda lui même une récompense. Dans une lettre adressée au Duc. Le même Ministre fesoit entendre que si le jeune homme demandoit la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peut être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc, qui lui comuniquea celle qu'il avoit reçue. Mon père déclara qu'il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu'il n'avoit pas mérité, et il conjura le Duc de se charger de sa réponse au ministre. Le Duc s'y refusa “ C'est à vous /:lui dit il:/ que le ministre ecrit, et c'est à vous de répondre. Surement le ministre a ses raisons. Dans la lettre qu'il m'ecrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que vôtre jeunesse interesse le Roi, et qu'on veut mètre sous les yeux de Sa Majesté une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de maniere à ne pas y faire paroître trop de présomption ” Après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau et écrivit la lettre suivante.

Monseigneur.

La satisfaction du Roi qui m'est anoncée par vôtre Excellence, est une recompense qui doit satisfaire tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vôs bontés, j'ose demander l'agrément de sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez héritiere des biens et titres de nôtre maison. Cet établissement ne ralentira point mon zèle pour le servir [*sic*] de Sa Majesté heureux si je puis un jour mériter par mes travaux le grade et charge de Colonel général d'Artillerie que plusieurs de mes ancetres ont exercé avec honneur.

De vôtre Excellence.

Mon père remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui et la copia mot pour mot mais au moment d'y metre la signature il entendit qu'on crioit dans la cour “ Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé

— Qui mon frère, où est il, que je l'embrasse

— Signez donc /:dit le courier qui devoit porter la lettre au ministre:/ ”

Mon père plein de sa joye et pressé par le courier signa Don Carlos Velasquez au lieu de Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frere.

Les deux freres s'embrasserent en efet. Mais don Carlos se réculant aussitôt se prit à rire de toutes ses forces et dit “ Mon cher Henrique Tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Sacramouche [*sic*] de la comedie Italiene et ta gonille te prend le menton, comme un plat à barbe. Mais je t'aime comme cela. Allons voir le bonhomme. ”

Ils monterent chez le vieux Duc et Don Carlos pensa l'etoufer en l'embrassant ce qui etoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit. “ Mon cher oncle. Ce bon homme d'ambassadeur m'avoit

donné une lettre pour vous, mais j'ai eu soins de l'oublier chez mon beigneur. Au reste c'est égale. Gramont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos /:dit le Duc:/ je ne connois aucun de ces messieurs.

— Tant pis pour vous /:réprit Carlos:/ ils sont fort bons à connoitre, mais où donc est ma future belle sœur elle doit être fort aimable ”

Blanche entra dans cet instant. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit “ Ma divine sœur ! chez nous à Paris, la coutume est d'embrasser les femmes. ” Et il l'embrassa en effet au grand étonnement de Henrique qui n'avoit jamais vu Blanche qu'au milieu de ses duegnes, et n'avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affligèrent sincerement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit “ Allez quitter vôte habit de voyage, il y aura bal ce soir. Rappelez vous que ce qui passe pour gentillesse de l'autre côté des Pirénées, passe ici pour impertinance. ”

Don Carlos sans se déconcertér lui répondit “ Mon cher oncle. Je vais metre le nouvel uniforme que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle cousine pour une Sarabande. C'est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos françois en ont fait ”

Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en frédonnant un air de Lully. Henrique très affligé de ses travers voulut l'excuser auprès du Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile. Car le Duc étoit déjà trop prévenus contre lui, et Blanche ne l'étoit pas du tout.

Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l'Espagnole mais à la Française. Ce qui surprit tout le monde. Ell[e] dit que cette habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l'ambassadeur. Cependant on ne laissa pas que de s'étonner.

Don Carlos se fit long tems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'étoit à la cour de Louis Quatorze. Il avoit un just au corps de velours bleu brodé en argent. Echarpe blanche brodée de même, aiguillettes pareilles. Rabat de point d'Alancon, et une peruque blonde d'un volume énorme. Cet ajustement qui étoit magnifique en lui même, le paroissoit d'autant plus que nos derniers Rois de la maison d'Autriche avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. On avoit même abandonné la fraize qui l'auroit un peur [*sic*] relevé, pour la gonille tel que vous la voyez porter aujourd'hui aux Aguazils et aux gens de loix, ce qui ressembloit assez à l'habit de Scaramouche, comme l'avoit très bien observé Don Carlos.

Nôte étourdi déjà très diferent par ses habits des Cavaliers Espagnols, s'en distinguois encore plus par la manière dont il entra dans la sale. D'abord il ne salua, ni ne fit de politesses à qui que ce fut. Mais du plus loin qu'on put l'entendre il cria aux musiciens. “ Taisez vous marauts. Si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions, qu'il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la sale pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche qui avoit infiniment de graces naturelles, se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie toutes les femmes se leverent à la fois et firent compliment à Blanche, mais tout en la comblant d'eloges, elles tournoient les yeux sur Carlos, de maniere à lui faire comprendre qu'il étoit le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s'y trompa point et le suffrage secret des femmes releva à ses yeux le mérite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quitta plus Blanche et lorsque son frere vouloit l'approcher il lui disoit “ Henrique mon ami, vas t'en un peu calculer quelque courbe, tu auras tout le tems d'ennuyer Blanche quand elle sera ta femme ”

Blanche par des rires immodérés encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique se retiroit confus — Lorsque le soupér fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et fut se placer avec [elle] au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos pendant le soupé entretin[t] la société des fetes que donnoit Louis Quatorze. Et sur tout du ballet, *des galanteries l'Olympe* où ce prince avoit représenté lui même le personnage du soleil. Il dit

qu'il savoit parfaitement ce pas, que Blanche feroit le role de Diane. Il distribua également les autres roles, et avant qu'on se leva de table, le ballet de Louis quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal, et Blanche ne s'aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche, à l'heure accoutumée et il la trouva répétant un pas avec Carlos — Trois semaines se passerent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre et chagrin. Henrique dévorait ses douleurs. Carlos faisoit et disoit mille impertinances que les femmes de la ville recueilloient comme autant d'oracles. Blanche avoit la tête remplie des modes de Paris, du ballet de Louis quatorze et elle ne savoit pas un mot de ce qui se passoit au tour d'elle.

Un jour comme on étoit à table Carlos reçut une dépeche de la cour C'étoit une lettre du ministre. Il la lut tout haut elle étoit ainsi conçue.

Seigneur Don Carlos de Velasquez

Le roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez confirme la grandesse et vous donne la charge de Colonel général d'Artillerie.

Vôtre affectionné

“ Qu'est ceci /:dit le duc furieux:/ qu'est ce que le nom de Carlos fait ici. C'est Henrique que Blanche doit épouser. ”

Mon père pria le Duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit “ Monseigneur j'ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien ; mais je suis sûr qu'il n'y a pas de sa faute, ou plutot il n'y a pas de la faute de personne. Et ce changement de nom entroit dans les vues de la divine providence. En effet vous devez vous être aperçu que Blanche n'a aucune inclination pour moi et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main, ses biens, ses titres lui apartiennent et je n'y ai aucun droit. ”

Le Duc s'adressa à sa fille et lui dit “ Blanche que dois-je croire de tout ceci ? ” Blanche s'évanouit pleura et finit par avouer qu'elle aimoit Carlos.

Le Duc au désespoir dit à mon père. “ Cher Henrique s'il t'a enlevé ta maitresse il ne peut t'enlever la charge de Colonel Général. C'est toi qui l'as mérité, et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Non Monseigneur /:répondit Henrique:/ Tout vôtre bien appartient à vôtre fille. Pour ce qui est de la charge de Colonel général le Roi la donnée à mon frère et certes il a bien fait. Car l'état ou se trouve mon ame ne me permet de servir ni dans ce grade ni dans aucune autre. Permettez moi de me retirer, je vais dans quelque saints Asyle répandre ma douleur aux pieds des autels et l'offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ”

Mon père quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa blanche, la noce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche toute en désespérant son père s'affligeoit des maux qu'elle avoit causée, et Carlos malgré son efronterie habituelle, se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

Mon père le reconnut et lui dit “ Ami Alvar comment trouve tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis quatorze en étoit content, les marauts des musiciens ont mal joué, et Blanche qu'en dit elle ? Blanche, Blanche Malheureux, repons moi. ” Alors, mon père agita ses chaines, se mordit les bras et tomba dans un afreux accès de rage — Alvar se retira en fondant en larmes, et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et bientôt on désespera de ses jours. Prêt à mourir, il se tourna du coté de sa fille et lui dit “ Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. ” Ce furent les dernières parolles du Duc. Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune epouse, ne pouvant y parvenir il l'abandonna à sa tristesse, et fit venir de Paris une fameuse courtisane appelée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent.

La Charge de Colonel général de l'artillerie, ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer mais n'en pouvant venir à son honneur il envoya au Roi sa démission et lui demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand chambellan et il s'établit à Madrid avec la jardin

Mon pere passa trois ans chez les Camaldules. Ces bons pères, par des soins assidus, et une

patience Angélique parvinrent à lui rendre la raison. Alors il alla à Madrid et se fit annoncer chez le ministre. Ce seigneur le fit entrer et lui dit. “ Seigneur Don Henrique votre affaire est venue à la connaissance du Roi qui m’en a voulu de cette méprise ainsi qu’à mes bureaux, mais je lui ai montré votre lettre signée “ Don Carlos Velasquez ”. Et tenez la voila encore. Dites moi s’il vous plait pourquoi vous n’y avez pas mis votre nom. ”

Mon père prit la lettre reconnut son écriture et dit au ministre “ Mon seigneur je me rappelle qu’à l’instant où je signois cette lettre on vint m’annoncer l’arrivée de mon frère. La joye que j’en ai ressentie m’aura fait metre son nom à la place du mien. Mais ce n’est pas cette méprise qui a causé mon malheur, lors même que le brevet de Colonel général eut été expédié en mon nom, je n’aurois pas été en état d’exercer cette charge. Aujourdhui ma tête est remise, et je me crois en état de remplir les vues que le roi avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique /:réprit le Ministre:/ Tout le projet de fortifications est tombé dans l’eau, et à la cour nous n’avons pas la coutume de rappeler les choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir est la place de Comendant de Ceuta. C’est la tout ce que j’ai de vaquant. Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J’avoue que cette place est au dessous de vos talents. Il est cruel à votre âge de se confiner sur un rocher de l’Afrique

— C’est la précisément /:répondit mon père:/ ce qui me fait accepter ce poste. Je croirai quitant l’Europe, echaper à la cruelle influence de ma destinée et qu’en allant dans une autre partie du monde j’y deviendrai comme un autre homme. Enfin que j’y pourai trouver le bonheur et la paix sous l’influence d’astres plus favorables. ”

Mon père se hata de prendre ses provisions de comandant, alla s’embarquer à Algezirias, et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant il éprouva un sentiment délicieux, il lui sembla toucher au port à près de longs orages.

Le premier soin du nouveau Comandant fut de bien connoitre tous ses devoirs. Non seulement pour les remplir, mais pour faire mieux s’il étoit possible. Quelque gout qu’il eut pour les fortifications, il s’occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d’ennemis barbares, étoit toujours assez forte pour leur resister. Mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitans, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible renonçant pour y réussir, a bien des profits et avantages dont les comandants avoient joui jusqu’alors. Cette conduite le rendit l’idole de la petite Colonie. Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d’état, qui étoient sous sa garde. Et quelque fois il s’ecarta en leur faveur de la stricte regle qui lui étoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d’autres douceurs.

Lorsque tout fût à Ceuta aussi bien que possible, mon père recomança à se<sup>42</sup> livrer à l’étude des sciences exactes. Les deux freres Bernouilly faisoient alors rétentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon pere les appelloit en plaisantant Eteocle et Polinice, mais au fond il prénoit à cette guerre le plus vif intérêt. Et souvent il se méloit au combat, par des écrits anonymes qui fournissoient à l’un ou l’autre partie des secours inatandus. Lorsque le grand problème des 130 perymetres [*sic*] fut soumis à l’arbitrage des quatres plus grands géometres de l’Europe. Mon père leur fit parvenir des methodes d’analyse, qu’on peut regarder comme des chefs d’œuvre d’invention, mais on n’imagina point que leur auteur put se résoudre à garder l’incognito. Et l’on ne manqua pas de les atribuer tantot à l’un tantôt à l’autre des deux freres. On se trompoit, mon père aimait les sciences et non pas la reputation qu’elles donnent. Ses malheurs l’avoient rendu farouche et timide. Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complete, son frère résta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu’il s’étoit trompé, en ne considérant que deux éléments de la courbe, mais il ne voulut point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au marquis de l’Hôpital et quelques années plus tard à Neuton lui même. Le sujet de ces dernières hostilités étoit l’analyse infinitesimale, que Leibnitz avoit

---

<sup>42</sup> *Interl.*

inventé en meme tems que Neuton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père passa les plus belles années de sa vie à considerer de loin ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde combatoient avec les armes les plus acérées, que l'esprit humain se soit jamais forgé

Pendant la passion que mon père avoit pour les sciences exactes, ne l'empechoit pas d'en cultiver d'autres. Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près à la nature de plantes et forment la transition entre ces deux grands regnes. Mon père en avoit toujours quelques uns renfermés dans des bureaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation.<sup>43</sup> Mon pere avoit encore une bibliotheque complete de tous les ouvrages de l'antiquité, qu'on peut régarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection à dessein d'appuyer de preuves tirées des faits, les principes de probabilité développés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulé. *Ars conjectandi*. Je vous en ai dit quelque chose l'autre jour. Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation étoit presque toujours enfermé chez lui. La tention continuelle de son esprit lui faisoit oublier cette cruelle époque de sa vie, où sa raison même avoit succombée sous le fait du malheur, mais souvent le cœur réprenoit tous ses droits. Ce qui arrivoit sur tout vers le soir. Lorsque sa tête s'étoit epuisée par le travail de la journée. Alors comme il n'étoit point accoutumée a chercher des distractions hors de chez lui. Il montoit sur sa terrasse, régardoit la mer et l'horisont borné au loin par les côtes de l'Espagne. Cette vue lui rappelloit les jours de gloire, où chéri de sa famille aimé de sa maitresse, admiré des hommes de mérite il croyoit avoir reuni tout le bonheur accordé aux humains. Epoque brillante, où son ame enflamée du feu de la jeunesse, éclairée des lumieres de l'âge mure s'ouvroit à la fois à tous les sentiments qui font les délices de la vie ainsi qu'à<sup>44</sup> toutes les conceptions qui font honneur à l'esprit humain. Ensuite il se representoit son frère lui enlevant sa maitresse, ses biens, ses honeurs et lui etendu sur la paille, et privé de raison. Quelque fois il prenoit un violon, et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Dix huit ans<sup>45</sup> se passerent ainsi.

Un soir le lieutenant de Roi de Ceuta ayant à faire à mon père, vint chez lui et le trouva dans un de ses accès de melancolie. Après y avoir un peu reflechi il lui dit " Notre cher comandant. Je vous prie de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux, vous souffrez. Ce n'est point un secret, nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vintes à Ceuta, et depuis lors il n'est passé un seul jour, où elle n'ait pas entendu parler de vous, avec adoration, car vous êtes la divinité tutelaire de nôtre petite Colonie. Souvent elle m'a dit, si notre chër comandant sent si fort ses peines, c'est que personne ne les partage. Venez nous voir cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer. " Mon père se laissa conduire chez Inez de Cadanza, l'épousa, et je suis né dans la première année de leur mariage

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras et levant les yeux au ciel " O ! puissance incomensurable, qui a l'immensité pour exposant. Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O mon Dieu voici encore un être sensible que tu as jetté dans l'Espace. S'il doit être aussi misérable que l'a été son pere, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. "

Après avoir fait cette priere, mon père m'embrassa avec transport et dit " Non mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l'ai été. Je jure le saint nom de Dieu que jamais je [ne] t'enseignerai les mathématiques, mais tu sauras la sarabande, le balet de Louis quatorze et toutes les impertinances qui parviendront à ma connoissance. " Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage-femme

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathématiques, et de me faire aprendre la Sarabande. Et bien c'est l'inverse qui a lieu,

---

<sup>43</sup> Une barre est ici placée.

<sup>44</sup> ainsi qu'à *surch. aut.* : et à

<sup>45</sup> Dix huit ans *surch. aut.* : Quinze ans



car je me trouve avoir une grande connoissance des sciences exactes, et je n'ai jamais pu apprendre, je ne dis pas la Sarabande qui n'est plus de mode, mais aucune autre danse. A la vérité voyant danser des contredanses Angloises j'en ai trouvé deux dont les figures pouvoient être représentées par des formules. Mais je ne pus parvenir à les danser moi même

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration.

## QUARANTE SEPTIÈME JOURNÉE

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né et comme quoi mon pere m'avait pris dans ses bras et avoit fait sur moi une priere géométrique et avoit ensuite juré qu'il ne m'enseigneroit jamais la géometrie

Environs six semaines après ma naissance, mon père vit entrer dans le port un petit chebeq, qui ayant jeté l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'âge et vetû comme l'étoient les oficiers du feu Duc Velasquez, c'est à dire en just au corp verd, passements d'or et d'écarlate, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'épée pendue au baudrier. Mon père prit son telescope, et crut reconnoitre le vieux Alvarez. C'étoit lui en efet, il avoit de la peine à marcher. Mon père courut à lui jusque sur le port, et tous les deux manquerent mourir de l'impression qu'ils éprouverent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon père qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Urselines. Et il lui remit une lettre conçue en ces termes.

Seigneur Don Henrique !

Une infortunée qui a causé la mort de son père et fait le malheur de votre vie ose se rappeler à vôtre mémoire

En proye aux remords je m'étois vouée à des pénitences, dont l'austerité eut rapproché le terme. Alvar m'a représenté que ma mort rendant au Duc sa liberté pouvoit aussi lui donner des héritiers. Et quand [*sic*] prolongeant mes jours je pouvois au contraire vous conserver son héritage. Cette considération me determina à vivre. Je renonçai aux jeunes austeres, je quittai le silice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs fois, j'ai cru qu'il vous mettoit en possession du titre et des biens de nôtre maison. Mais le ciel veut aparement vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vôt talents.

J'aprens que vous avez un fils, peut être pourrai je lui conserver les avantages, dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses intéréts et sur les vôtres. Les fiefs allodiaux de nôtre maison, ont toujours appartenu à la branche cadete. Mais comme vous ne les réclamiez point. On les avoit joint a ceux qui étoient destinés à mon entretien. Cependant il vous appartenoit de droit. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangements que vous croirez convenables — Des motifs qui tiennent au caractere du Duc de Velasquez m'ont empeché de vous faire<sup>46</sup> cette restitution plus tôt. Adieu Seigneur Don Henrique il n'y a point de jour où je n'eleve ma voix pénitente et n'appelle les bénédictions celestes sur vous et sur vôtre heureuse épouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les souvenirs exerçoient sur l'ame de Don Henrique, et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites. Mais les soins de son épouse, l'affection qu'il me portoit et plus que tout cela, la résolution générale des équations dont les géometres commençoient à s'occuper. Enfin toutes ces causes réunies eurent l'efet de rendre à son ame du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu lui permit aussi d'augmenter sa bibliotheque et son cabinet de phisique. Il parvint même à monter un observatoire très bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il se livra au

---

<sup>46</sup> *Surch. aut.* : rendre

penchant qui l'entraînoient vers la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta un seul individu qui fut véritablement à plaindre, parce que mon père employoit toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance honnête. Le détail que je pourrais vous en faire vous intéress[er]oit sûrement. Mais je n'oublie pas que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois point sortir de l'énoncé de ma proposition.

Autant que je m'en rappelle, la curiosité a été ma première passion. On ne voit dans les rues de Ceuta ni chevaux ni voitures, et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je le voulois. Je satisfesois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour. J'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux, les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivant les portes faix questionnant les passants. Par tout on s'amusoit de ma curiosité. Par tout on se faisoit un plaisir de la satisfaire. Mais il n'en étoit pas de même dans la maison paternelle

Mon père avoit fait bâtir dans une cour de sa maison, un pavillon séparé dans le quel il avoit sa bibliothèque, son cabinet, et son observatoire, l'entrée de ce pavillon m'étoit défendue. Je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans les commencements, mais ensuite cette prohibition en excitant ma curiosité fut je crois un puissant aiguillon qui hata mes pas dans la carrière des sciences. La première science à laquelle je m'appliquai fut cette partie de l'histoire qu'on appelle Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où la mer étoit dans les tems calmes, aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs et je devins conchyologiste. Mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, brûlé par les orties de mer, et piqué par les oursins. Ces inconveniens me dégoutèrent de l'histoire naturelle et je m'attachai à la physique.

Mon père avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonier à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passois presque tout mon tems chez cet apprentif mécanicien et je l'aidois dans son travail. J'acquis de[s] connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle, je ne savois lire ni écrire.

J'avois cependant huit ans, mais mon père disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la sarabande il ne m'en falloit pas davantage. Il y avoit à Ceuta un vieux prêtre relegué pour je ne sais quelle intrigue de cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde, et venoit souvent nous voir. Ce bon Ecclésiastique voyant que j'étois aussi négligé, représenta à mon père qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner. Mon père y consentit. Sous ce prétexte le père Anselme m'apprit à lire, écrire et compter. Mes progrès furent rapides, sur tout dans l'arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître

J'atteignis ainsi ma douzième année, et pour mon âge, j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardois bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela m'arrivoit. Il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère et de me dire " Apprends la Sarabande mon ami. Apprends la Sarabande, et laisse là des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux. " Alors ma mère me faisoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table et que mon père me recomendoit encore de sacrifier aux grâces. Nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans, habillé à la Française. Il nous fit une douzaine de réverences de suite, après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouette. Il heurta un domestique qui porta la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se fut confondu en excuses, l'étranger n'en fit point. Il fit autant d'éclats de rire qu'il avoit fait de réverences en entrant. Après quoi il nous dit en très mauvais Espagnol qu'il s'appelloit le Marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la France pour avoir tué un homm[e] en duel, et qu'il nous prioit de lui donner un asyle jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencour n'eut pas plutôt terminé son compliment, que mon père se levant avec une extrême vivacité lui dit " Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'atendois depuis long tems, regardez ma maison comme la vôtre, et daignez seulement donner quelques soins à l'éducation de mon fils. S'il peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des pères. " Si Folencour eut su le sens que mon père attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en n'eut peut être pas été très flatté, mais il

prit son compliment dans le sens le plus littéral et en parut fort content. Il en redoubla même d'impertinences, faisant de continuelles allusions, à la beauté de ma mère et à l'âge de mon père, qui cependant ne se lassa pas de l'applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diner mon père demanda au Marquis s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande ? Au lieu de répondre mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit encore fait. Et lorsqu'à près les plus grands éclats il fut revenu à lui même. Il nous assura que depuis vingt siècles on ne dansoit plus la Sarabande mais seulement le passe-pied, et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instruments que les maitres de danse appellent Pochete et joua les aires de ces deux danses. Lorsqu'il eut fini, mon pere lui dit d'un air fort serieux “ Monsieur le Marquis vous jouez là d'un instrument que peu de gens de qualité savent manier, et vous me feriez croire que vous avez été maître de danse. Au surplus il n'importe et vous en seriez même plus propre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer de[s] demain à former mon fils et le rendre tout à fait semblable à un seigneur de la cour de France. ”

Folencour convint que divers malheurs l'avoient forcé à faire quelque tems l'état de maitre de danse mais que n'en etant pas moins homme de condition, il en seroit plus propre à former un jeune seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain, ma première leçon de danse et de belles manières. Mais avant de vous parler d'une conversation que mon père eut le même soir avec Monsieur de Cadanza son beau-père. Je n'y avois guerre pensé depuis, mais dans ce moment, elle me revient à l'esprit et peut être pourra t-elle vous interesser

La curiosité me retenant ce jour là auprès de mon nouveau Mentor, je ne songeai point à courir les rues et passant au près du cabinet de mon pere, j'entendis qu'elevant la voix avec emportement il disoit à Candanza “ Mon cher beau-père je vous en avertis pour la dernière fois, si vous continuez vos envoys dans l'intérieur de l'Afrique je vous dénoncerai au ministre.

— Mon cher beau-fils /:répondit Cadanza:/ si vous voulez entrer dans nos mysteres rien ne sera plus aisé. Ma mere étoit une Gomélez et mon sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza /:répondit mon père:/ je commande ici pour [le] Roi et je n'ai que faire des Gomelez et de leur secrets. Soyez sûr que dès demain je rendrai compte au ministre de nôtre conversation.

— Et vous /:dit Cadanza:/ soyez sûr que le Ministre, vous défendra de lui faire à l'avenir de raport sur ce qui nous regard. ”

Leur conversation n'alla pas plus loin. Les secrets de Gomelez m'occupa tout ce jour et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma première leçon de danse, qui tourna tout autrement qu'il ne l'avoit espéré, et dont l'efet fut de tourner mes idées du côté des mathematiques. Mon père voulut assister à cette première leçon et voulut aussi que ma mère y fut présente. Folencour encouragé par des tels égards, oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un homme de qualité. Et fit un assez long discours en l'honneur de la danse qu'il appella son art. Ensuit il observa que j'avois les pieds fort en dedans et voulut me faire considerer cette habitude comme honteuse et tout à fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors et j'essayai de marcher ainsi quoique cette methode fût contraire aux lois de l'équilibre. Folencour n'en fut point content, il exigea encore que j'eusse les pointes basses. Enfin emporté par l'impatience et la malice il me poussa par deriere. Je tombai sur le nez et me fis beaucoup de mal. Folencour ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin d'en faire il s'emporta contre moi et dit les choses les plus désagréables avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenances s'il eut mieux su l'Espagnol. J'étois accoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Ceuta. Les propos de Fol en cour [*sic*], me parurent des outrages que je ne devois pas supporter. J'allai fièrement à lui, je pris sa pochete et la brisant contre terre, je jurai de ne jamais aprendre à danser d'un homme aussi grossier. Mon père ne me gronda point. Il se leva gravement, me prit par la main me conduisit à une sale basse qui étoit à une extremité de la cour, et ferma la porte sur moi, en me disant “ Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour aprendre à danser ”

Acoutumé comme je l'étois a la plus grande liberté la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai beaucoup et long tems. Tout en pleurant je tournois les yeux vers une grande fenetre carée la

seule qu'il y eut dans cette sale basse et je me mis à en compter les vitres. Il y en avoit vingt six dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons du père Anselme dont la science n'alloit pas au delà de la multiplication.

Je multipliai les caraux de la hauteur par ceux de la basse [*sic*] et je vis avec surprise que j'avois précisément le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je répétai mon calcul en retrenchant tantôt une bande des vitres, tantôt deux soit de la hauteur soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'étoit qu'une addition répétée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs.

Je rapellai la même expérience sur les caraux des pierres dont la sale étoit pavée. Elle me réussit également bien. Je ne pleurai plus mon cœur palpitait de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point sans ressentir quelque émotion

Vers les midi, ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux désirs de mon père et de prendre les leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation, je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon et de ne plus s'embarasser de moi parce que je me trouvois très bien dans cette sale basse. Ma mere me quitta avec l'air de surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandé. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je fesois de plus grandes découvertes. En effet les propriétés des nombres étoient des véritables découvertes pour moi qui n'en n'avoit aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim. Je rompis mon pain noir et je vis que ma mere y avoit renfermé un poulet roti et un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumière, et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai le côté d'un carau par la moitié, je vis que le produit de la moitié par la moitié étoit un quart. Je partageai le côté du carré en trois et j'eus une neuvième. Ce qui m'éclaira sur la nature des fractions. Je m'en assurai encore mieux, lorsque je multipliai deux et demi par deux et demi et qu'à côté du carré de deux, j'obtins une equere dont la valeur étoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin, mes essais sur les nombres. Je vis qu'à multipliant [*sic*] le nombre trois fois par lui même, et quarant ce produit. J'obtenois le même résultat qu'en multipliant le nombre trois fois par lui même. Toutes mes belles découvert[e]s n'étoient point exprimées en langage algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particulière, qui avoit rapport aux caraux de ma fenetre, et ne manquoit ni de clarté ni d'élégance.

Enfin le dixième jour de ma prison, ma mere en m'apportant mon diner me dit " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre, Folencour a été reconnu pour un deserteur. Ton père qui a la désertion en honneur [*sic*] l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de ta prison. " Je récus la nouvelle de mon elargissement avec une indifférence qui surprit ma mere. Mon père l'a suivit d'assez près, il confirma ce qu'elle avoit dit puis, il ajouta, qu'il avoit écrit à ses amis Cassini et Hugens pour leur demander les figures des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rapelloit très bien de la manière dont son frere Carlos pirouetoit en entrant dans une chambre, et c'étoit cela sur tout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon père aperçut un cahier qui sortoit de ma poche et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échappa point. Mon père suivit attentivement le fil de mes découvertes, à près quoi il me dit " Si à cette fenetre qui a vingt six caraux en tous sens, j'en ajoutois deux par en-bas et que je voulusse lui conserver la forme carrée combien y auroit il de caraux ajoutés ? "

Je répondis sans hésiter " Vous auriez sur le meme côté et par en haut deux bandes de cinquante deux caraux chacun[e] et de plus un petit caré de quatre caraux sur le coin qui touche aux deux bandes. " À cette reponse mon père éprouva une joye très vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit. " Mais si j'ajoutois à la base de la fenetre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré résultant ? "

Je réfléchis un instant et puis je dis “ Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les côtes de la fenêtre, mais infiniment peu larges, et quant au caré du coin. Il seroit si infiniment petit que je ne puis m’en former aucune idée ”

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit ses mains leva les yeux au ciel et dit “ Oh ! mon Dieu vous le voyez, il a deviné la loi du binôme et si je le laisse faire, il deviendra [*sic*] le calcul différentiel. ”

L’état, où je voyois mon père, m’effraya je défit sa cravate, j’appellais du secours. Il reprit ses sens, me sera dans ses bras et me dit “ Mon enfant ! mon cher enfant ! Laisse là ces calculs, apprends la Sarabande mon ami apprends la Sarabande. ”

Il ne fut plus question de prison. Je fis dès le même soir le tour des remparts de Ceuta et tout en promenant je répétois à part moi même “ Il a trouvé la loi du binôme, il a trouvé la loi du binôme. ”

Je puis dire que de[s] lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon père avoit juré de ne jamais permettre que je les apprisse. Mais un jour je trouvais sous mes pieds l’arithmétique universelle du Chevalier Don Isaac Newton. Et je ne puis m’empêcher de croire que mon père ne l’aye égaré presque à dessein. Quelque fois aussi je trouvois la Bibliothèque ouverte et je ne manquois pas d’en profiter. Mais d’autres fois aussi mon père prétendoit me former pour le monde il me faisoit pirouetter en entrant dans la chambre, frédonoit un air, faisoit semblant d’avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes et me disoit “ Mon enfant tu n’a pas été créé pour l’impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que n’ont été les miens. ”

Cinq ans à près l’époque de mon emprisonnement ma mère se trouva enceinte. Elle accoucha d’une fille, qui fut appelée Blanche en l’honneur de la belle et trop légère duchesse de Velasquez. Bien que cette Dame n’eût point autorisé mon père à lui écrire. Il crut devoir lui faire part de la naissance de cet enfant et il reçut une réponse qui renouvela ses anciennes douleurs. Mais mon père vieillissoit et n’étoit plus susceptible d’émotions aussi vives.

Ensuite dix années se passèrent sans que rien vint troubler l’uniformité de notre vie qui pourtant étoit très variée pour mon père et pour moi par les nouvelles connaissances dont nous nous enrich[iss]ions tous les jours. Mon père revoit<sup>47</sup> même quité avec moi son ancien réserve. En effet. Il ne m’avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible pour que je ne sus[s]e que la sarabande. Il n’avoit donc rien à se reprocher et se livrer [*sic*] sans remords à causer avec moi, sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces conversations avoient toujours l’effet de ranimer mon zèle et de redoubler mon application<sup>48</sup>

et beauté et rien n’eût manqué à notre félicité si nous eussions conservé ma<sup>49</sup> mère. Mais il y a un an qu’une maladie violente l’enleva à notre tendresse. M’on [*sic*] prit alors dans sa maison une sœur de sa défunte femme qui s’appelloit Donna Antonia de Ponéras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n’étoit point du même lit que ma mère. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui il prit aussi le parti de se marier. Sa seconde femme mourut au bout de six ans mettant au monde une fille, qui ensuite épousa Monsieur de Ponéras, qui mourut dans la première année de leur mariage.

Cette jeune et jolie tante, prit donc possession de l’appartement de ma mère et du gouvernement de notre maison, dont elle s’aquita assez bien. Elle avoit sur tout beaucoup d’attention pour moi — Elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, me demandoit si je voulois du chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m’étoient souvent très désagréables, parce qu’elles interrompoient mes calculs. Quand par hasard Donna Antonia ne venoit pas, sa femme de chambre la remplaçoit. C’étoit une fille du même âge que sa maîtresse et de la même humeur, son nom étoit Marica. Je m’aperçus bientôt que ma sœur n’aimoit ni la suivante ni la maîtresse. Et je ne tardai pas à partager cette Antipathie qui cependant

---

<sup>47</sup> Lire *avoit*.

<sup>48</sup> *Biffé* : Pour ce qui est de ma sœur elle croissoit en grace

<sup>49</sup> *Surch. aut.* : notre

n'étoit fondée de mon côté, que sur le chagrin que j'éprouvois d'être interrompu. Cependant je n'étais pas toujours leur dupe. J'avais pris l'habitude de subsister [sic] mes valeurs, dès que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenais mon calcul dès qu'elle étoit sortie.

Un jour que je cherchois un logarithm[e], Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à côté de ma table, ensuite elle se plaignit de la chaleur, ôta le mouchoir qu'elle avoit sur son sein, le plia et le mit sur son dossier de son fauteuil, jugeant à tous ces arrangements qu'elle alloit faire une longue séance, j'arrêtai mon calcul et je fermai mes tables et je me mis à faire quelques réflexions sur la nature des logarithmes et sur la peine extrême que la confection des tables avoit dû coûter au célèbre Baron Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que même [sic] contrarier passa derrière ma chaise, mit ses deux mains sur mes yeux et me dit "Aprésent calculez monsieur le Géometre" Ce propos de ma tante me parut contenir un véritable défi. Ayant fait en dernière lieu un grand usage des tables beaucoup de logarithmes étoient restés dans ma mémoire, et je le savois comme on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois les logarithmes. J'en trouvois trois dont les logarithmes m'étoient connus. Je les additionnai de tête, puis tout à coup me débarrassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre en me disant avec assez d'impolitesse "Le sot homme, qu'un géometre."

Peut-être vouloit elle me reprocher que ma méthode ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseur que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avais fait, prouvoit néanmoins une grande habitude du calcul et ce n'étoit sûrement pas le moment de me dire que je fusse un sot. Bientôt à près vint la suivante Marica, qui voulut aussi<sup>50</sup> pincer et me chatouiller. Mais j'avais encore sur le cœur le propos de sa maîtresse, et je la renvoyai un peu brutalement.

Aprésent le fil de la narration, me conduisit à une époque de ma vie remarquable par le nouvel employé que je commençai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où frappé de quelque principe. Il en étend les conséquences et les applications et donne comme l'on dit dans un système. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et achève d'acquiescer ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses faces les réunit les classes. S'il ne réussit point à établir son système, ou même à se convaincre de sa réalité, du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'étoit avant de l'avoir connu, et il en recueille quelques vérités qui n'avoient pas été aperçues auparavant. L'instant de faire un système étoit donc venu pour moi, et voici l'occasion qui m'en fit maître [sic] la première idée.

Un soir que je travaillois à près souper et que je venois d'achever une différenciation très délicate. Je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise Elle me dit "Mon cher neveu je ne puis dormir tant que je vois la lumière dans votre chambre, et puisque votre Géometr[i]e est une si belle chose je veux que vous me l'appreniez"

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit. Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisième lorsque ma tante m'arrachant mon ardoise me dit "Mon nigaud de neveu, la géometrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait les enfants."

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y réfléchissant je crus comprendre que peut-être elle me demandoit une expression générale qui répondoit à tous les modes de reproduction employés dans la nature, depuis le Cedre jusqu'au Lichen, et depuis la baleine jusqu'aux animalcules microscopiques Je me rappelai en même temps des réflexions que j'avois faites, sur le plus ou le moins d'idée de chaque animal, dont j'avois retrouvé la première cause, en remontant à la génération, gestion, éducation, et ce plus, et ce moins me prouvant ici, l'existence de l'augmentation et de la diminution, me renvoya dans le domaine de la géométrie. Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particulière, qui eut désigné pour tout le règne animal les actions de même genre et de valeur différente. Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir la possibilité de déterminer le lieu

---

<sup>50</sup> Biffé : me

géométrique, et la limite de nos idées et de l'action qui en résultait. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature. Suffoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir ce que je faisais.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui commençait à poindre me donna l'idée de mettre par écrit quelques uns de mes principes, je tirai donc mes tablettes, et tout en écrivant je pris ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arrive qu'au lieu d'aller à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche et j'entrai dans le fossé par une poterne. Le jour était faible et j'avais peine à voir ce que j'écrivais. J'étais pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela je pris le chemin d'un talus qu'on avait ménagé pour passer les canons en cas de sortie et je me trouvais sur le glacis

Croyant toujours aller chez moi et toujours grifonnant sur mes tablettes je marchais le plus vite qu'il m'était possible. J'avais beau courir je n'arrivais pas, ayant pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelque temps je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langage qui est généralement entendu à Ceuta. Je leur dis que j'étais et les assurai que s'il me ramenaient à mon père, ils recevraient de lui une rançon honnête

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flatteur pour les oreilles Arabes. Les nomades qui m'entouraient se tournèrent vers leur chef d'un air de complaisance et paraissaient attendre de lui une réponse qui devait leur être lucrative — Le Scheïkh caressa long temps sa barbe, d'un air pensif et sérieux puis il me dit “ Ecoute jeune Nazareen, nous connaissons ton père, qui est un homme craignant Dieu. Nous avons aussi parlé [*sic*] de toi. On dit que tu es bon comme ton père, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand il donne la raison, et il l'ôte à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante, de la puissance de Dieu, et du néant de la sagesse humaine. Les insensés ignorant le bien et le mal sont aussi comme des types de l'ancien état d'innocence. Ils ont comme un premier degré de sainteté, le nom de Marabout tout comme aux saints [*sic*]. Cela est dans les principes de notre religion, nous croirions donc pecher, si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier port Espagnole et nous nous retirerons ensuite. ”

Je vous avoue que le discours du Shaïkh Arabe me plongea dans la plus extrême consternation “ Eh quoi /:me dis-je en moi même:/ sur les traces de Locke et de Neuton, je serais parvenu aux dernières limites de l'intelligence humaine. Apuyant les principes de l'un des calculs de l'autre, j'aurai assuré quelques uns de mes pas dans l'abîme de la métaphysique. Et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des foux, de passer pour un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine. Perisse le calcul différentiel et toutes les intégrations où j'avais attaché ma gloire. ” En disant ces mots je pris mes tablettes et les brisais en petites morçaux — Ensuite continuant ma plainte, je dis “ O mon père vous aviez bien raison de me faire apprendre la sarabande et toutes les impertinances imaginées depuis ” Ensuite par un mouvement involontaire je me mis à répéter quelques pas de Sarabande comme faisait mon père lorsqu'il se rappeloit ses malheurs.

Les Arabes qui m'avaient vu écrire sur mes tablettes avec beaucoup d'application ensuite les briser et danser, dirent d'un air de pitié “ Dieu est grand, louange à Dieu. Hamdul lah, Allah Kerim. ” Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier port Espagnol.

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration. Il parut affecté ou distrait et comme nous vîmes qu'il avait quelque peine à retrouver le fil de son discours nous le priâmes d'en remettre la suite au lendemain.



## QU[A]RANTE HUITIÈME JOURNÉE.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

Je vous ai dit comment, en portant mes réflexions sur l'ordre qui regne dans cet univers, j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite, comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé, fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme dans un foyer et se formèrent en Systeme. Enfin je vous ai dit comment ayant appris que je passois pour un fou, j'étois tombé d'une extrême exaltation d'esprit dans un extrême découragement. Je vous l'avouerai, cet état d'abattement fut long et doul[ou]reux. Je n'osois lever les yeux sur personne, mes semblables me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causerent un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus une ardoise, je ne calculois plus. Les fibres de mon cerveau s'étoient détendus, elles avoient perdu leur ressort, je ne pensois plus.

Mon père s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai long tems. Enfin je lui rapportai le discours du Scheik Arabe, et lui avouai la peine que j'éprouvai à passer pour avoir perdu la raison.

Mon pere laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent des larmes. Après un long silence, il tourna sur moi des regards pleins de compassions et me dit " Oh mon fils et moi je l'ai été réellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour Blanche ne sont point les causes premières de nos peines : notre mal vient de plus loin.

La nature est infiniment féconde et variée en ses moyens. On la voit enfreindre ses règles les plus constantes. Elle a fait de l'interet personnel, le mobile de toutes les actions de l'homme ; mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarement conformés, chez qui l'égoïsme est à peine perceptible, parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux mêmes Les uns se passaient [*sic*] pour les sciences, d'autres pour le bien public. Ils aiment les decouvertes des autres, comme s'il les eussent faites, et les institutions salutaires à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage — Cette habitude de ne point penser à eux mêmes, influe sur toute leur destinée — Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arrêter.

Chéz presque tous<sup>51</sup>

---

<sup>51</sup> Vu l'état de la reliure, il est probable que plusieurs cahiers ont été arrachés.

À l'intérieur de la couverture, une main étrangère a écrit : " Kajetu tego oryginał znajduje się i w nim jest dalszy ciąg na stronie 202. "

En dessous, deux opérations au crayon : " 14 x 14 = 196 " et " 14 x 7 = 98 " et un peu plus bas, le chiffre 100.